IMAGES

LE CAPITAINE ROOSEVELT observateur auprès de la R.A.F.

Le capitaine James Roosevelt, fils du président des Etats-Unis, se trouve en mission dans le Moyen-Orient comme observateur auprès de la R.A.F. Le voici en train d'examiner les outils et les balles capturés en même temps qu'une mitrailleuse italienne du type Breda.

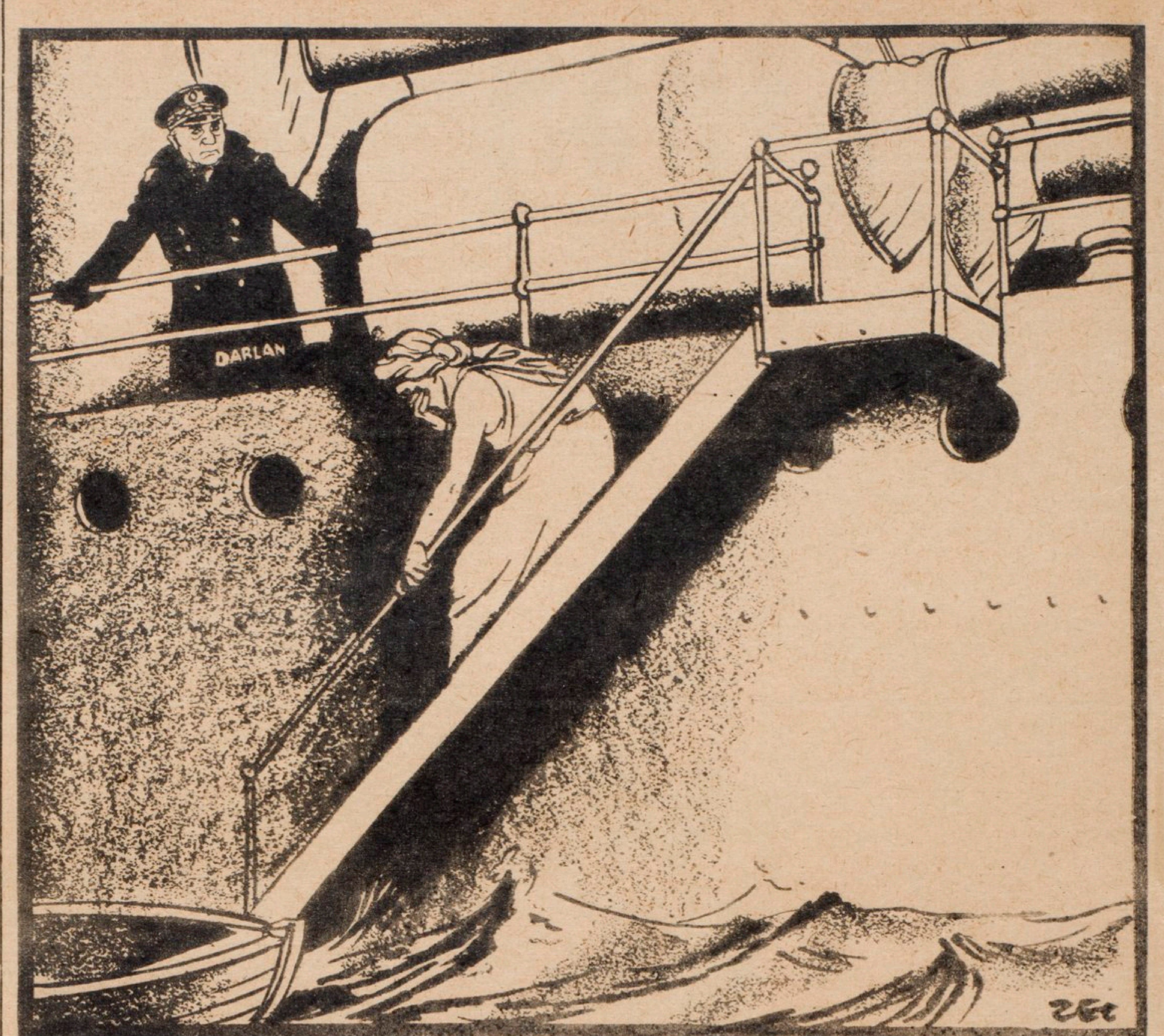
No. 611 — LE CAIRE EGYPTE 26 MAI 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE



IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 65
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire

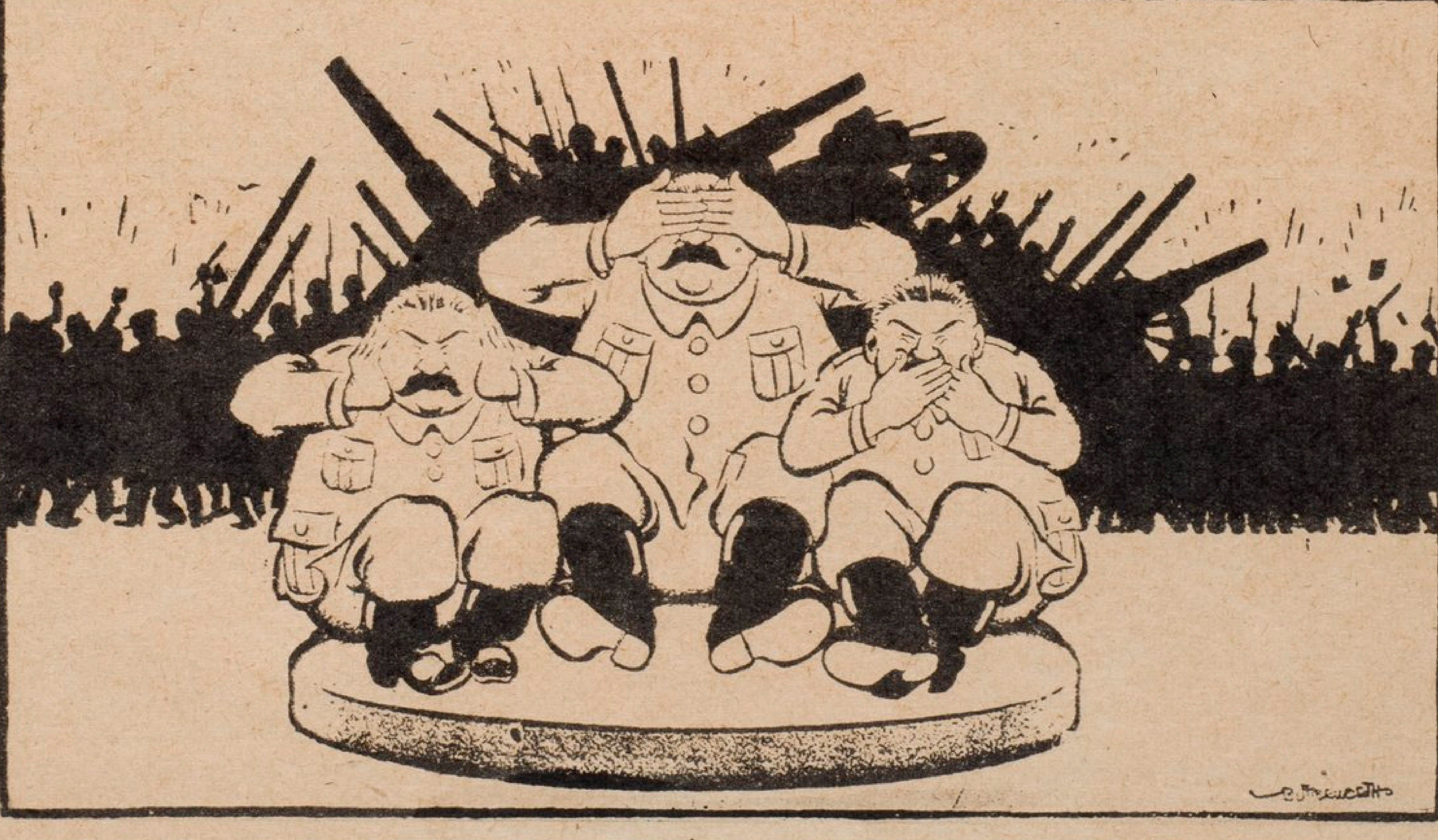
GLANE DANS LA PRESSE



LE PILOTE S'EN VA !
Démocratie et liberté quittent le bord.
(Daily Mirror)



Roosevelt. — Mais frappe donc...
Hitler. — Je préfère te voir frapper le premier.
(Al Mussawar)



LA POLITIQUE RUSSE
Ne rien entendre, ne rien voir, ne rien dire.
(Daily Dispatch, Manchester)

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Vichy responsable...

Pour cette semaine, c'est Vichy qui est l'axe de la politique mondiale, de Washington à Beyrouth à Benghazi.

Il y a une indiscutable corrélation entre les évènements qui se passent à ces deux bouts du monde et les conversations — on pourrait même dire l'accord — de l'amiral Darlan avec l'Allemagne qui en ont dérangé le rythme normal.

Mais quelles qu'en soient les conséquences, ce sont les gens de Vichy, marionnettes d'Hitler, qui doivent en supporter la responsabilité, c'est le maréchal Pétain et ses collaborateurs qui auront permis à Hitler, maintenant que le temps est mûr pour ses desseins, de provoquer un conflit sur le territoire français avec l'Empire britannique, et presque rompu les relations avec les Etats-Unis. Evidemment, le maréchal Pétain a dit qu'il ne fera aucun acte d'agression contre les Britanniques...

Mais il a laissé passer les tanks et les troupes pour la Libye, à travers les eaux territoriales tunisiennes, causant par le fait même un grave préjudice à la position des Britanniques. Et à un moment critique, où les Britanniques se battent contre la trahison des rebelles irakiens, le maréchal obéit à l'ordre allemand d'ouvrir la Syrie à leurs avions et laisse passer des canons et des munitions aux rebelles.

Donc, le gouvernement de Vichy a fait deux gestes d'hostilité déclarée contre les Britanniques, tout en jurant qu'il ne leur veut aucun mal. On comprend que ceux-ci aient perdu patience, aient bombardé les aérodromes occupés de Syrie et du Liban, lançant un dernier avertissement, demandant des actions de bonne foi et non des paroles démenties par les faits.

Ainsi, ces conversations Darlan-Abetz-Hitler-Ribbentrop ont créé une situation des plus tendues qui peut, d'un moment à l'autre, dresser la France contre l'Angleterre, au mépris de toutes les traditions, de tous les intérêts, de tout le sang français.

Abasourdi ?

Avec la responsabilité de Vichy, aussi évidente, son représentant à Washington dit qu'il est « abasourdi » de l'attitude américaine. C'est à croire que les diplomates de Darlan sont encore d'une très vieille école pour ne pas comprendre que l'heure des finasseries est passée.

« Nous exécutons simplement les clauses de l'armistice, disent-ils avec un air candide ; les Allemands ne font que contrôler nos aérodromes. »

Mais Cordell Hull se fâche ; il n'aime pas qu'on se moque de lui. Ce contrôle ne signifie pas le passage de cinquantaines d'avions allant au secours de ceux qui se battent contre les Britanniques. Et il exige de Vichy des assurances écrites, sinon...

Et ce « sinon » est vraiment menaçant pour le maréchal et ses hommes. Une rupture avec Washington, c'est le général de Gaulle reconnu officiellement et un milliard et demi de dollars (crédits français bloqués en Amérique) mis à sa disposition. Avec ces fonds et l'appui américain, le mouvement gaulliste est sûr de rallier la majorité de l'Empire.

C'est même peut-être la Martinique et Dakar occupés par les Américains.

C'est le dernier espoir d'alléger le blocus qui est perdu, le dernier espoir de voir les Etats-Unis aider la France à tenir économiquement jusqu'au bout de la guerre.

D'où l'empressement de Vichy à protester de sa bonne foi, à formuler le vœu que les relations ne seront pas rompues entre Vichy et Washington. Mais Washington et Londres semblent excédés du « louvoiement » ; ils veulent des positions nettes, sachant que l'Allemagne réussit toujours à exploiter les situations équivoques.

Le jeu trouble de Darlan pour berner les Anglo-Saxons, jusqu'à la minute où il aura tout livré à Hitler, où il sera trop tard, ne peut plus se prolonger.

Nous sommes convaincus qu'au cours de cette semaine, le maréchal et l'amiral, malgré toutes leurs dérobades, auront été obligés de se prononcer.

L'Orient veut dire son mot

Et les hommes de Vichy seront encore bien plus « abasourdis » ou semblent l'être devant les réactions de l'Orient.

La Turquie, jusqu'ici tranquille, vient de rompre le silence par sa presse et de prendre position en ce qui concerne l'affaire syrienne.

Jusqu'ici, malgré l'importance capitale de la Syrie pour sa défense, Ankara laissait dire et ne voulait pas provoquer Vichy. Mais du moment que Vichy veut trafiquer de la Syrie et du Liban avec l'axe Rome-Berlin, il est naturel que la Turquie mette en valeur ses droits de voisin, directement intéressé au statut d'une base militaire et navale de cette importance.

Puis il y a les Syriens eux-mêmes.

Ils n'ont pas déclenché de mouvement anti-français, au moment où la France se trouvait en difficultés, parce qu'il répugne aux races arabes d'accabler un vaincu. Mais puisque le gouvernement français affiche son désintéressement de la Syrie, est prêt à la céder à l'Allemagne, a commencé effectivement à la céder — après une occupation militaire, les Allemands ne se retireront jamais — il est naturel que les Syriens disent leur mot et protestent contre cette manière de disposer d'eux, sans leur demander leur avis.

Mêmes réflexions dans les autres pays sous l'autorité de la France : Algérie, Tunisie, Maroc, etc., où se trouvent déjà les avant-gardes de l'infiltration nazie.

Ayant commencé par la Syrie, on ne voit pas pourquoi le gouvernement de Vichy s'arrêterait en si beau chemin et ne céderait pas le Maroc à l'Allemagne et la Tunisie à l'Italie. Des indiscrétions sur les accords Darlan-Hitler le font d'ailleurs prévoir.

C'est le manquement de Vichy à toute la politique orientale de la France, car elle a toujours proclamé que par sa colonisation ou son administration mandataire elle n'avait qu'un but : aider les peuples arabes à s'organiser, à prospérer économiquement, à se développer jusqu'au jour où ils pourront diriger librement leurs destinées et défendre militairement leur indépendance.

Mais voilà que Vichy, rompant avec ce programme, considère ces pays et ces peuples comme une propriété, comme une marchandise qu'il peut vendre au marché international, au gré de ses intérêts et à l'ordre de ses maîtres. Heureusement, ces peuples ont évolué, ont mûri et ne sont pas décidés à se laisser vendre comme un bétail passif. Si la France de Vichy se sent incapable de prolonger la grande tradition libérale de sa politique, elle n'a qu'à renoncer aux obligations qu'elle a assumées en Orient, sans prétendre les transférer à l'Allemagne ou à l'Italie.

Voici l'écho profond de la politique de Darlan et auquel l'amiral arriviste ne s'attendait probablement pas, croyant qu'il peut, en apprenti dictateur, décider du sort des peuples, sans se demander ce qu'ils peuvent en penser.

La bataille de Crète

« Etrange et farouche » est cette bataille, comme la dépeint M. Churchill. Les Allemands qui tombent du ciel ou essayent de débarquer ne peuvent plus repartir, le pied une fois posé dans l'île. Ils doivent vaincre ou mourir.

D'un autre côté, les défenseurs de l'île ne pourraient battre en retraite, s'ils le voulaient, pour les mêmes raisons que les agresseurs. Il n'y a pas, ou presque pas, d'aérodromes en Crète. Ceci gêne les Anglais qui ne peuvent utiliser leurs magnifiques « Spitfire » et « Hurricane » ; mais d'un autre côté, les Allemands ne peuvent faire descendre des tanks et de l'artillerie lourde. La lutte est donc vraiment « étrange et farouche », semblable à ces corps à corps de l'ancienne guerre où le courage individuel et la force physique l'emportent.

La bataille continue toujours, sans une grande physionomie d'ensemble, car les engagements sont locaux sur chaque point où les parachutistes allemands ont atterri et où les défenseurs de l'île doivent se porter.

Mais ce qu'il faut relever, c'est que les Allemands ne prévoyaient pas uniquement une descente par le ciel de leur armée, mais se proposaient un débarquement massif. Ils essaient depuis cinq jours de le réussir, mais la flotte anglaise, maîtresse de la Méditerranée, est là ; elle intercepte les convois, les oblige à retourner, après qu'elle coule un certain nombre de transports et de destroyers.

La bataille est donc devenue double : celle qui se livre à l'intérieur de l'île et celle qui se livre dans la mer. La première dépend étroitement de la seconde et il faut que la flotte continue à interdire l'accès de l'île aux convois ennemis, pour que les défenseurs puissent entièrement liquider les parachutistes.

A cause des combats locaux, en divers points, il n'y a pas encore de résultat décisif. Mais si le nettoyage n'est pas terminé, la victoire-surprise allemande n'a pas eu lieu, comme à Rotterdam, parce qu'il n'y a pas eu de trahison à l'intérieur de l'île, pas de cinquième colonne. On en dégage déjà un principe d'ordre général en ce qui concerne l'emploi des parachutistes ; leur succès est lié à l'existence, à l'intérieur d'une forte cinquième colonne, qui leur facilite leur sabotage.

Que veulent les Allemands par cette attaque sur la Crète ? Une répétition générale d'une tentative d'invasion de l'Angleterre est une affirmation lancée par la grande presse internationale, mais qui ne nous semble pas sérieuse. Il n'y a pas à comparer, même en tenant compte des proportions entre les défenses de l'île de Crète et celles de l'île britannique, et la prise de Crète — si elle a lieu — ne peut signifier qu'elle encouragera Hitler à tenter celle de l'Angleterre.

Mais il y a que Hitler est bloqué à l'Ouest et que, ne pouvant continuer à piétiner dans une Europe continentale, acculé à passer de victoire spectaculaire à victoire spectaculaire, il doit chercher une diversion vers l'Est et porter la bataille en Orient, dans la mesure où il peut le faire.

LE FILM EGYPTIEN

Une question constitutionnelle de la plus haute importance est discutée ces jours-ci, au sein du Conseil des ministres, dans les entretiens privés entre le Premier Ministre et les présidents des Chambres, comme à la Chambre elle-même. Tant qu'on ne l'avait pas soulevée à la Chambre, on en parlait par allusion. Mais maintenant on peut écrire qu'il s'agit de l'immunité parlementaire.

Le gouvernement avait demandé au Contentieux de l'Etat son avis, s'il était permis au gouvernement d'appliquer la loi martiale à tout membre d'une des deux Chambres jouissant de l'immunité parlementaire. Le Contentieux de l'Etat avait répondu par l'affirmative, car il s'agit de la sûreté de l'Etat ou de la sécurité du territoire qui passent avant toute autre considération.

Fort de cette consultation, le chef du gouvernement en référa au président du Sénat, au président de la Chambre et au président du parti libéral-constitutionnel.

Le président des libéraux, Abdel Aziz Fahmy pacha, se rangea à l'avis du Contentieux, faisant crédit au gouvernement pour ne se servir de ses droits que pour la sûreté de l'Etat exclusivement.

Comme résultat des entretiens avec les présidents des Chambres, on annonça qu'un accord s'était fait pour la formation d'une commission de sénateurs et de députés que le gouvernement consulterait avant d'agir.

Mais, interrogé, le Président déclara qu'il n'en avait pas connaissance, que le gouvernement connaît ses droits et ses obligations, qu'il s'efforce de les concilier.

Ainsi, au moment où nous écrivons, la question demeure entière et il est probable que d'autres entretiens aient lieu, pour trouver ce point de conciliation entre les droits et les obligations dont parle le Premier Ministre.

* * *

L'affaire Aziz El Masri pacha et des deux aviateurs égyptiens dont nous parlons par ailleurs est, pour le gouvernement, le motif d'une étude approfondie de certaines questions administratives et de sécurité publique qui exigeraient des réformes.

Sirry pacha, en homme d'Etat pratique, aime tirer le maximum d'efficacité des cas particuliers pour un bien général. C'est pourquoi, tout en laissant l'enquête judiciaire se développer et suivre son cours, tout en laissant la police politique et les patrouilles de l'armée traquer les fugitifs, le Premier Ministre est en train d'examiner des suggestions de réorganisation.

Dans le cas où certains rouages ou fonctionnaires ne répondent plus aux nécessités nouvelles de la guerre, les modifier ou les remplacer, afin que l'administration soit toujours à la hauteur de ses responsabilités.

Avec Sirry pacha, si la réorganisation s'impose, elle ira vite.

* * *

Cette question de la coalition a évidemment perdu toute valeur d'actualité et ne présente plus qu'un intérêt académique. La dernière expérience a souligné des divergences de vues tellement grandes que, pour les rapprocher, il faut du temps et de la patience.

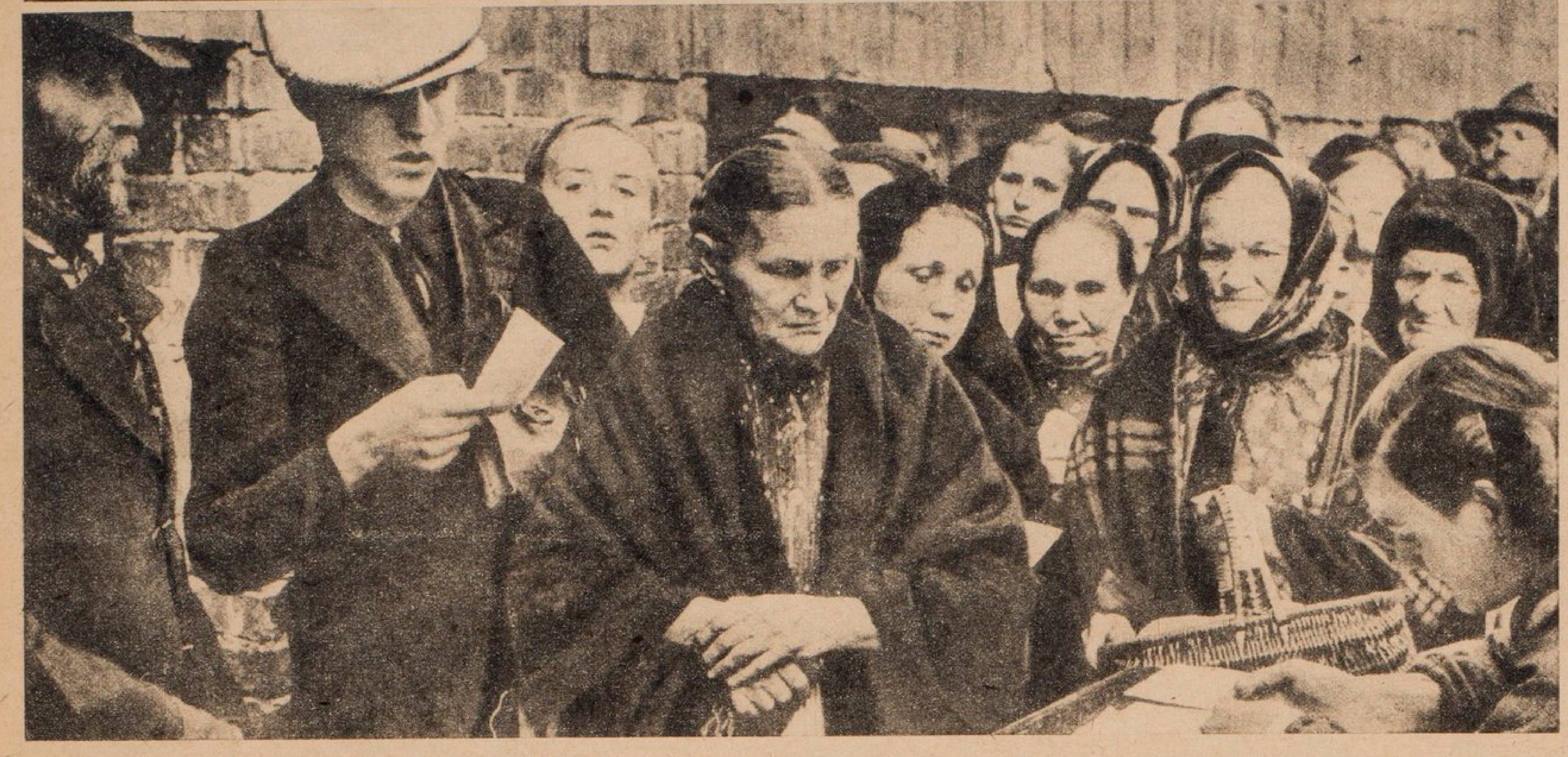
En attendant, nos confrères arabes continuent à étudier la question, sous forme d'interviews des personnalités dirigeantes. La semaine dernière, notre confrère « Al-Mussawar » avait publié les opinions de Nahas pacha ; cette semaine, il donne celles d'Ahmed Maher pacha, leader du parti saadiste. Pour lui, il est impossible de réaliser une coalition, tant que le Wafd exige la dissolution de la Chambre actuelle, car, dans cette exigence, il y a une injure pour la Chambre actuelle. En somme, le Wafd demande aux députés actuels de proclamer qu'ils sont le produit de faux et de truquage. Or, ceci, ils ne voudront jamais le reconnaître.

Par ailleurs, suspendre la vie parlementaire n'est pas possible dans les circonstances actuelles, sous le régime de la loi martiale, car il constitue la meilleure des garanties pour les libertés individuelles.

* * *

Quant à Mme Safia Zaghloul, elle ne se mêle plus de politique active, ayant déclaré que tous ses efforts pour réconcilier les chefs des partis ont échoué. Et elle pense qu'il n'y a qu'une seule personne qui puisse un jour grouper à nouveau les leaders, en cette union nationale que tout le pays souhaite : c'est S.M. le Roi.

UN DES PLUS ANGOISSANTS PROBLEMES DE CETTE GUERRE



Le régime des cartes alimentaires est, hélas, le régime de l'Europe en guerre. Voici des femmes allemandes attendant patiemment qu'un fonctionnaire leur délivre les cartes qui leur permettront de se procurer leurs rations.

L'EUROPE A FAIM !

L'Europe a faim...

Les propagandistes de l'Axe et les partisans de la collaboration avec l'Allemagne ont beau le nier, c'est là une constatation qui, chaque jour, s'impose d'une façon plus troublante. La France se débat dans de tragiques difficultés alimentaires. L'Espagne, qui n'a pas encore eu le temps de panser les blessures que lui a causé la guerre civile, connaît non seulement la faim, mais les maladies qui en découlent. La Grèce, au lendemain d'un effort unique dans son histoire, manque de vivres. La Yougoslavie est dans le même cas. La Roumanie demande du pain. En Pologne, des femmes, des enfants, des vieillards meurent de privations. En Hollande, en Belgique, au Danemark, en Norvège, les populations, bien que moins éprouvées qu'ailleurs, manquent de certains produits essentiels. En Italie, chaque mois qui passe apporte de nouvelles restrictions...

L'Europe ne se suffit pas

Cette situation est d'autant plus dramatique qu'elle est loin d'être provisoire, qu'elle ne comporte aucune solution intérieure, si l'on peut dire, et qu'il faut, par conséquent, s'attendre à la voir se développer tout le temps que durera la guerre. L'Europe, en effet, ne peut, au point de vue alimentaire, se suffire à elle-même et, à part peut-être la Russie, tous les pays qui la composent ont toujours dû importer une partie des vivres qui leur étaient nécessaires. Prenons, pour nous faire une idée de la question, les chiffres relatifs à la production et à la consommation de l'Europe fournis par les statistiques de la Société des Nations pour l'année 1938 que l'on peut considérer comme une année normale, les années suivantes ayant été influencées par la guerre.

En 1938, le seul produit que l'Europe ait fourni en quantité suffisante est la pomme de terre. Pour tous les autres aliments de première nécessité, les pays européens ont dû, dans des mesures diverses, s'adresser aux producteurs étrangers. L'Europe, chaque année, a besoin de 145 millions de tonnes de pommes de terre. En 1938, elle en a produit 147 millions de tonnes. Pour ce qui est des autres produits de première nécessité, l'Europe a annuellement besoin de 48 millions de tonnes de blé et de 85 millions de tonnes d'autres céréales. Au cours de l'année 1938, elle a importé 4 millions de tonnes de blé et 7 millions 700.000 tonnes d'autres céréales. Les principaux pays fournisseurs de l'Europe étaient, à l'époque : les Etats-Unis, l'Argentine, le Canada et l'Australie pour les céréales et l'Afrique du Nord pour les féculents. Or, tous ces territoires, à l'exception de l'Afrique du Nord, ont complètement cessé de ravitailler les pays européens, ceux du moins actuellement occupés par l'Allemagne.

Le rationnement obligatoire

Quoi qu'il en soit, on se rend parfaitement compte, par les chiffres que nous venons de donner, que l'Europe, si elle veut vivre sur sa propre production, doit nécessairement se rationner. Dans quelle mesure ? Pour s'en faire une idée, toujours au moyen des chiffres de l'année 1938, il faut tenir compte du fait qu'à ce moment-là, l'Europe se préparait à la guerre et que certains pays procédaient à une constitution de stocks. Les quantités que nous avons indiquées pour chaque produit pourraient, dans ces conditions, représenter plus que la consommation normale des divers pays européens. D'autre part, de l'avis des experts, la production agricole européenne, au cours de l'année 1938, a été d'une intensité exceptionnelle et on peut la considérer comme étant de 20 pour cent supérieure à la normale. Compte tenu de ces deux facteurs, ainsi que du fait que les cultures de pommes de terre ont été, ces deux dernières années, endommagées par le ver propre à ce tubercule, on peut poser que le déficit de la production européenne est, pour les différents produits : de 44 millions de tonnes pour les pommes de terre, de 13 millions 500.000 tonnes pour le blé et de 28 millions 500.000 tonnes pour les autres céréales.

Ces indications sont fournies par diverses revues américaines. Elles sont le résultat des études d'experts qui, dans le nouveau monde, s'intéressent à la question de l'alimentation de l'Europe. Elles dénotent une situation grave. Mais il est deux autres facteurs qu'il convient également de considérer et dont les chiffres que nous venons de donner ne tiennent pas compte. Le premier de ces facteurs est qu'en France, en Belgique, en Hollande, en Norvège, en Grèce, en Yougoslavie, en Pologne, les cultures ont été, pour une bonne part, dévastées par la guerre. Le second facteur est que les territoires occupés par l'Allemagne doivent nourrir cette dernière, qui n'a jamais été à même de se suffire à elle-même et dont les besoins ont, d'ailleurs, considérablement augmenté du fait de la guerre. Il leur faut également nourrir l'Italie qui, avant son entrée en guerre, importait le 60 pour cent de ses besoins alimentaires. L'Allemagne aujourd'hui — la presse quotidienne s'est suffisamment étendue là-dessus pour que nous ayons à y revenir — se taille la part du lion dans la production des pays qui subissent son joug et dont les difficultés alimentaires s'accroissent en proportion.

Prospérité en Allemagne ?

De l'avis de voyageurs neutres qui ont eu récemment l'occasion de se rendre en Allemagne et d'étudier sur place l'économie nazie, la situation du peuple allemand est actuellement, du point de vue alimentaire, meilleure qu'avant la guerre. Ce n'est évidemment pas l'ère du beurre remplaçant ou accompagnant les canons. Mais on voit, ces temps-ci, apparaître en Allemagne un certain nombre de produits qui, l'année dernière par exemple, faisaient totalement défaut. C'est surtout dans l'alimentation du soldat que l'on peut constater cette amélioration. L'hebdomadaire « Life », dont un correspondant s'est livré il y a quelques semaines à une enquête sur la question, raconte que, cette année, à Noël et au premier de l'an, un certain nombre de militaires allemands ont été en mesure d'envoyer à leurs familles des colis de vivres constitués par des produits mis de côté sur leur propre nourriture. C'est habituellement le contraire qui se produisait. Ces envois dénotent un changement sensible dans le régime des soldats allemands et il ne faut pas être grand clerc pour se rendre compte que c'est dans les prélèvements faits sur la production des pays occupés que réside la source de cette relative prospérité.

Les pays martyrs

Tous les pays européens ne souffrent pas de la faim au même degré. Les pays les plus éprouvés sont incontestablement la France, la Pologne, l'Espagne et la Norvège. Nous parlerons plus loin de la situation de la France.

En Pologne, le sol, dévasté par la guerre et laissé à son état de désolation, a une production des plus réduites. Les ouvriers agricoles sont soumis au plus dur des chômages et, pour gagner leur vie et écarter d'eux le spectre de la famine, il leur faut aller travailler en Allemagne, dans des conditions pratiquement insupportables. Par surcroît, l'Allemagne utilise une grande partie de la production polonaise. Depuis le début de cette année, d'après la presse américaine, l'Allemagne a pris à la Pologne 10 millions de tonnes de pommes de terre, 4 millions de céréales et les quatre cinquièmes du beurre produit par le pays.

L'Espagne est, de tous les pays de l'Europe, celui qui est le plus tributaire de l'étranger. Le sol, gravement éprouvé par la guerre civile, est des plus pauvres. Le bétail est rare et, d'ailleurs, décimé en grande mesure par la maladie. Pour subsister, l'Espagne doit nécessairement être alimentée par l'extérieur. Les Etats-Unis lui fournissent des médicaments et des vivres. L'Angleterre lui envoie certains produits de première nécessité. Il y a quelques semaines, le général Franco a demandé au gouvernement britannique un prêt de vingt millions de livres pour lui permettre d'acheter des vivres aux Etats-Unis. L'aide, tant des Etats-Unis que de l'Angleterre, ne permet, en tout cas, à l'Espagne de faire face qu'à une partie de ses besoins et sa situation reste critique, d'autant plus que c'est, jusqu'à nouvel ordre, le seul pays d'Europe où les maladies consécutives aux privations alimentaires, le typhus, la pellagre, ont fait leur apparition. Quant à la situation de la Norvège qui, en temps normal, vivait principalement sur ses importations, elle empire de jour en jour.

Ils mangent, mais jusqu'à quand ?

Pour des raisons qu'on ne peut déterminer avec précision, la Belgique, la Hollande et le Danemark sont relativement moins éprouvés que les autres pays d'Europe par la faim. Leur état n'en est pas moins des plus difficiles. Récemment, en l'espace de six semaines, plus de 300.000 têtes de bétail ont dû être abattues au Danemark, par suite de l'absence de fourrage. L'Allemagne, depuis l'occupation, s'empare par ailleurs d'une grande partie du cheptel danois, ce qui fait que le pays, qui était autrefois l'un des plus grands importateurs dans ce domaine, se suffit de moins en moins en viande. Le beurre, le poisson, le lait en conserve que le Danemark produisait autrefois en proportions considérables prennent également, en grandes quantités, le chemin de l'Allemagne.

Quant à la Belgique et à la Hollande, il semble qu'elles disposent encore de certains stocks péniblement conservés. Lorsqu'ils seront épuisés, les deux pays devront vivre sur leurs récoltes, et on doute qu'elles puissent être suffisantes.

Derniers venus dans la liste des pays qui connaissent actuellement la faim, la Grèce, la Roumanie et la Yougoslavie subissent actuellement le contre-coup de la guerre qui vient de se dérouler dans les Balkans. Leur situation, au point de vue alimentaire, pourrait facilement devenir désespérée, ces pays — à l'exception peut-être de la Roumanie — ayant toujours été des pays pauvres. En tout cas, et surtout dans les circonstances actuelles, il leur est impossible de vivre sur leur production.

La France aurait pu se suffire

De tous les pays d'Europe, la France est celui qui, normalement, devrait pouvoir actuellement se nourrir. La France produit, en quantités suffisantes, les principales matières alimentaires nécessaires à sa population. Elle a, d'autre part, ses possessions d'Afrique du Nord, particulièrement fertiles, pour combler ses autres besoins. Il ne semble pas, d'ailleurs, que le sol français ait été gravement éprouvé par la guerre, puisque la récente récolte de blé a été, dit-on, de 20 pour cent supérieure à la normale. Malheureusement, la production agricole française va, pour une part importante, à l'Allemagne qui l'utilise pour ses besoins propres. Les quatre cinquièmes des terres productrices de blé sont entre les mains des Allemands. D'autre part, du fait de l'occupation, il existe un certain déséquilibre entre la production et la consommation. La production de la région non occupée suffirait peut-être à alimenter sa population normale, mais il existe dans cette zone sept millions de réfugiés. Jusqu'ici, la population de la zone non occupée a été largement aidée par les organisations humanitaires des Etats-Unis qui, rien que dans le courant du mois de mars, lui ont fourni pour environ 40 millions de dollars de vivres et de médicaments. Il est incontestable que le problème alimentaire a beaucoup influé sur l'attitude du gouvernement Pétain à l'égard de la collaboration avec l'Allemagne.

La politique sujette de la faim

Ce problème de la nourriture préoccupe en tout cas aujourd'hui tous les dirigeants des pays occupés par l'Allemagne. Il est certain, de même, qu'il tient une place importante dans les pensées d'Hitler dont il dicte plusieurs des attitudes. Quand il envisage d'attaquer la Russie, c'est parce que les greniers de celle-ci constituent le moyen miraculeux de se sortir de l'impasse dans laquelle il s'est engagé et d'écarter l'échéance qui le guette...

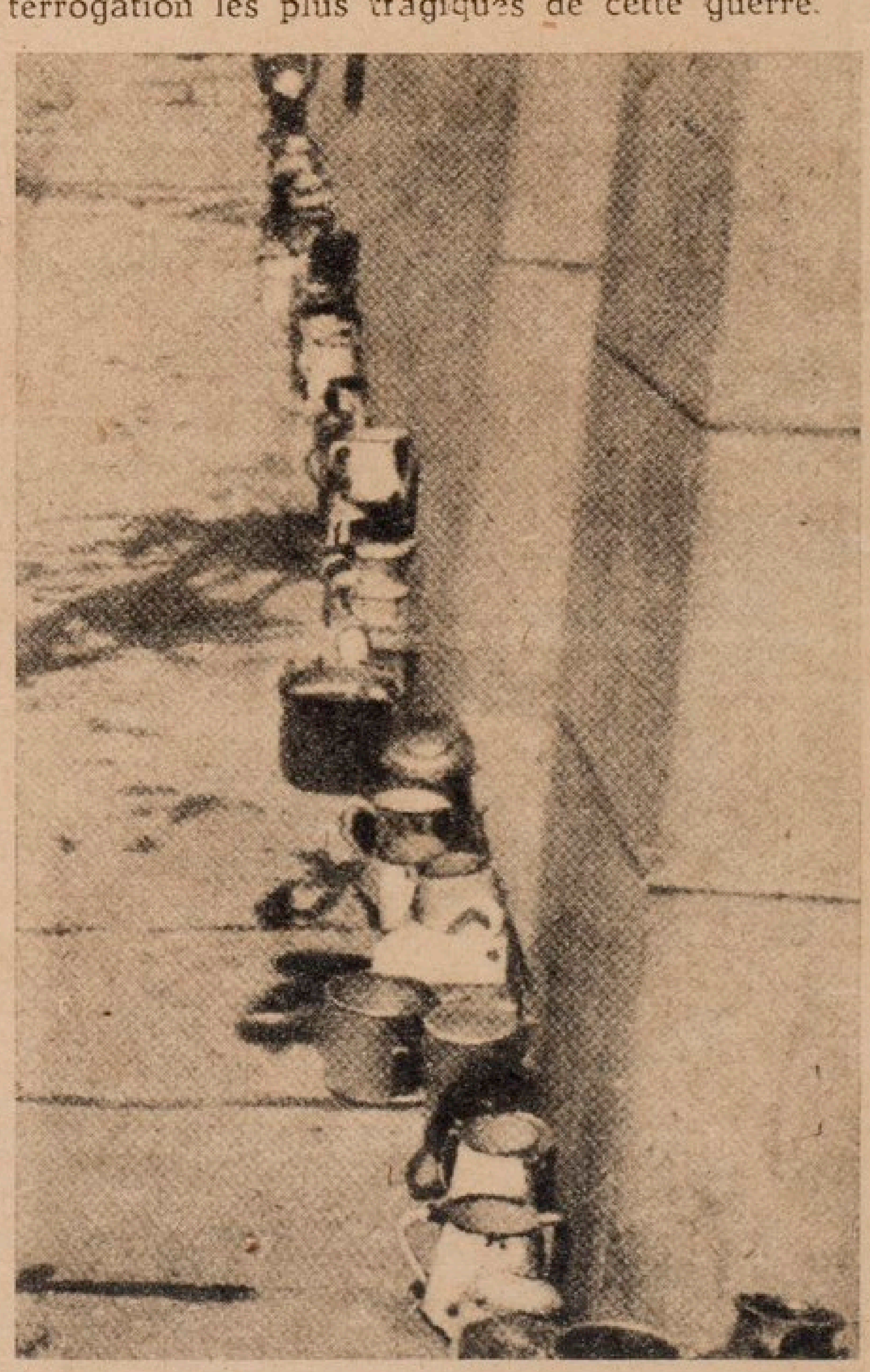
Tel est, dans ses grandes lignes, le problème de la faim en Europe.

L'état actuel des choses est d'autant plus déplorable qu'il ne concerne pas seulement le présent, mais affecte également l'avenir. D'une Europe sous-alimentée, à peu près entièrement privée de vitamines, il ne peut sortir que des générations déficientes. Le manque de nourriture en Allemagne au cours de la dernière guerre, les famines de 1921 et 1922 en Russie ont donné naissance, dans ces pays, à une jeunesse tarée ou insuffisamment développée. C'est pour une bonne part, pour empêcher que de tels faits ne se reproduisent, que les organisations humanitaires américaines ravitaillent actuellement certains pays européens. « Nous ne voulons plus de ces horreurs » est le slogan du mouvement que l'ancien président des Etats-Unis, Herbert Hoover, a créé et qui tend, pour des raisons à la fois philanthropiques et politiques, à un envoi massif de vivres en Europe.

Mais les événements, demain, pourraient mettre un terme forcé à cette aide et laisser l'Europe à elle-même. Pendant combien de temps ? Assez pour que la génération actuelle porte, au cours des années futures, la marque de sa misère présente ?

On ne saurait le dire.

Et c'est là, en vérité, l'un des points d'interrogation les plus tragiques de cette guerre.



Bien que l'Espagne ne soit pas en guerre, la faim y sévit. Ces ustensiles sont placés devant un poste de distribution de lait. A tour de rôle, chacun recevra une petite ration. La Grande-Bretagne et l'Amérique sont disposées à aider le général Franco à combattre la famine qui menace son pays tant qu'il gardera une stricte neutralité.

3 HOMMES ONT COMPLOTÉ

CONTRE LA SURETÉ DE L'ÉTAT

HESS FAIT DES ADEPTES

L'affaire Aziz El Masri pacha a accaparé en Egypte l'actualité de ces derniers jours. On connaissait les aventures nombreuses de l'ancien chef d'état-major de l'armée égyptienne ; on savait qu'il avait été condamné à mort à deux reprises, qu'il avait été un des fondateurs du parti « Jeune Turc », qu'il avait combattu les Italiens en Libye, qu'il avait comploté contre le roi Hussein au Hedjaz, alors qu'il était son propre ministre de la Guerre ; mais à l'âge de 61 ans, on le croyait assagi, rêvant de repos et de paix.

Mais il n'en était rien, hélas !

Est-ce l'affaire Hess qui a frappé son imagination ? On ne saurait le dire. Mais le fait est qu'avec la complicité de deux jeunes aviateurs militaires, Aziz El Masri pacha parvint à s'emparer d'un avion et à quitter l'aérodrome d'Almaza avec ses deux compagnons.



DANS UNE AUTO DE LA POLICE

Le hasard voulut que l'avion, en tentant d'indiquer son identité, heurtât un fil électrique et vînt s'écraser dans un verger, à quelque vingt kilomètres du Caire.

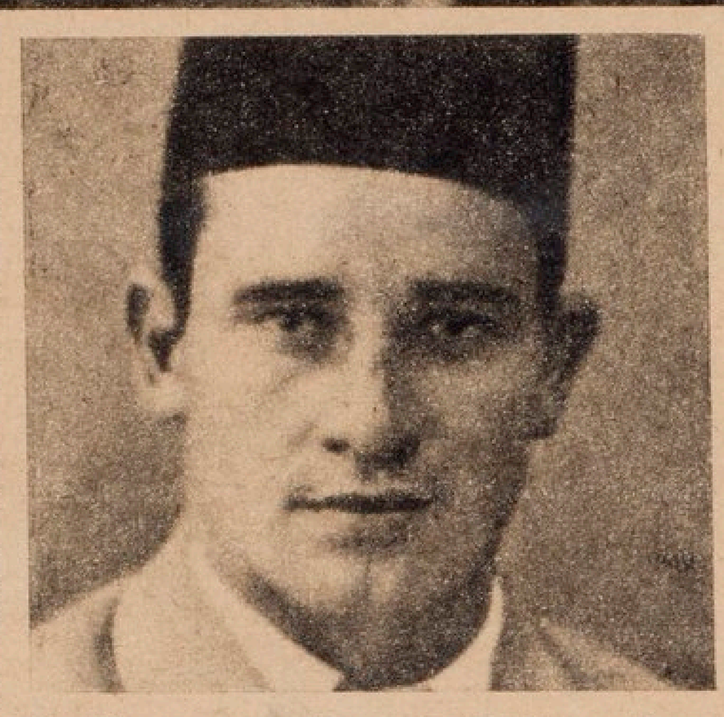
Sans perdre son sang-froid, le pacha se rendit au poste de police où il trouva un officier dont il avait été le professeur à l'école de police. Celui-ci, ne connaissant rien de l'aventure, mit à sa disposition une auto « boxford » conduite par un chauffeur de la police, qui le ramena jusqu'au Caire avec ses compagnons.



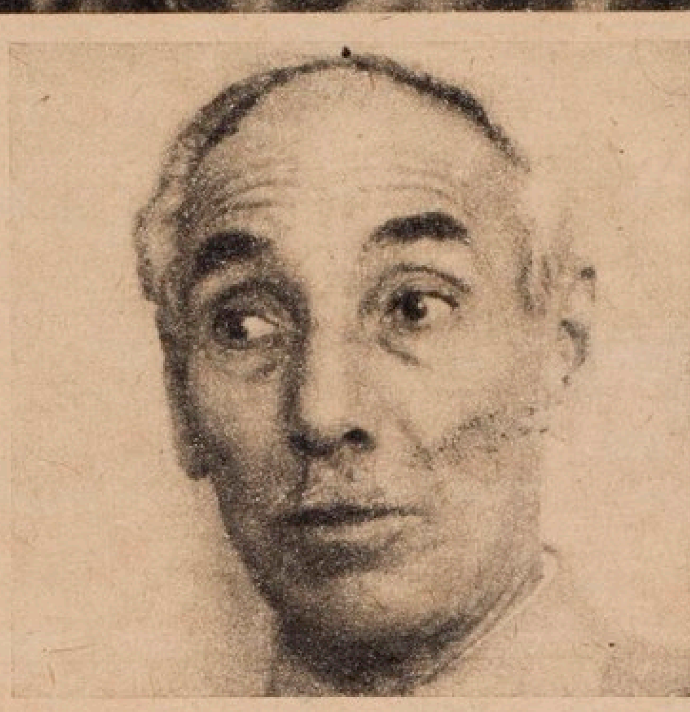
LES MINISTRES SUIVENT L'ENQUETE

Aziz El Masri pacha et ses compagnons furent immédiatement recherchés, sous l'inculpation d'avoir comploté contre la sûreté de l'Etat.

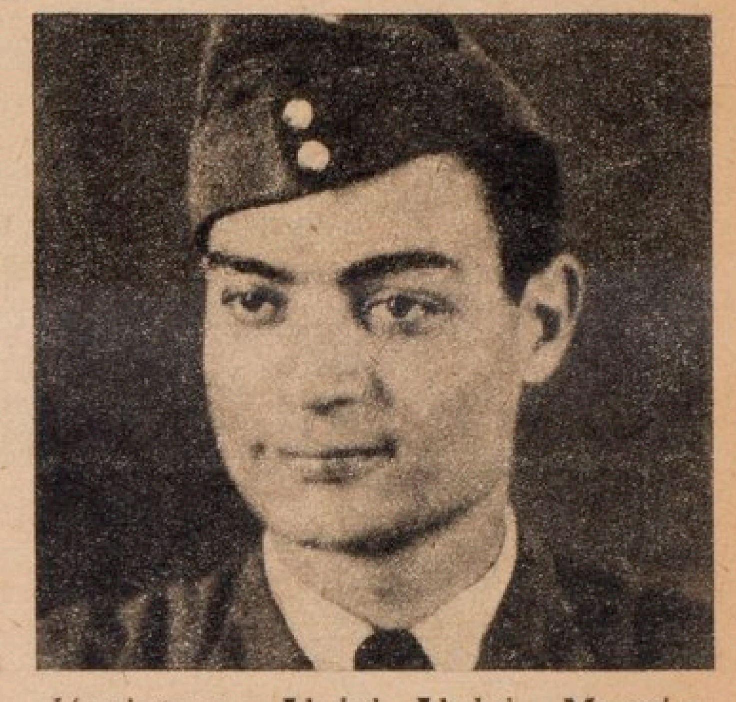
L'enquête est menée par le procureur général en personne. Le ministre de la Défense Nationale, Hassan Sadek pacha, en suit tous les développements et se fait remettre tous les soirs un rapport sur les progrès accomplis. Mais comme le Sphinx, Hassan Sadek pacha est très discret lorsqu'on lui parle d'Aziz El Masri pacha. Il sourit, raconte une histoire, mais se refuse à répondre aux questions, souvent indiscrètes, des journalistes.



Le lieutenant Hussein Zulficar Sabri était un grand sportif. Il avait été boxeur professionnel avant de s'intéresser à l'aviation.



Aziz El Masri pacha en pyjama. Le communiqué officiel qui donne son signalement dit qu'il a un tic nerveux.



L'aviateur Abdel Abdel Moneim Abdel Raouf s'était marié il y a deux ans. Il passait pour un époux modèle et un officier énergique.



CEUX QUI PLEURENT AUJOURD'HUI

Aziz El Masri pacha a une femme et un fils. Son épouse est américaine et habite une pension à New-York. Son fils, Omar El Masri, suit les cours d'une université aux Etats-Unis.

L'aviateur Hussein Zulficar Sabri a épousé il y a sept mois la fille d'un notable. Le soir de sa disparition, il l'accompagna chez son père, à son habitude, l'embrassa et lui dit de ne pas l'attendre, vu qu'il était de service. Il ajouta : « Même si je ne reviens pas demain, ne t'inquiète pas, car il se pourrait que je parte pour un court voyage. »

L'aviateur et sa femme attendaient un enfant d'ici quelques mois et leur plus grand plaisir consistait à meubler sa chambre et à lui acheter un somptueux trousseau.

La mère de l'aviateur disparu ne cesse de pleurer. Et, fataliste, elle dit : « C'est la volonté de Dieu. »

Quant à son père, fonctionnaire énergique, il a déclaré : « J'aime mon fils. Mais s'il est coupable, qu'il reçoive le châtiment qu'il mérite. »

Abdel Moneim Abdel Raouf est, lui aussi, marié. Sa femme s'est réfugiée chez son père. Elle ne savait rien des relations de son mari, jeune lieutenant, avec un ancien chef d'état-major de l'armée égyptienne. Elle ne veut pas croire à sa culpabilité. Elle attend et espère.

Abdel Moneim Abdel Raouf s'est marié il y a deux ans. C'était un époux très affectueux qui adorait sa femme, plongée aujourd'hui dans le désespoir.

QU'EST DEVENU AZIZ EL MASRI ?

L'imagination fertile d'Aziz El Masri pacha a été à la base de toutes ses déconvenues. Il avait l'habitude de dire qu'il était incompris. Lorsqu'il était directeur de l'école de police, il avait créé une section spéciale pour le maquillage et le déguisement. « Un bon policier doit savoir changer de personnalité », ne cessait-il de dire. Cet as du déguisement a-t-il fait usage de ce don pour fuir ? Il se pourrait bien qu'il soit caché sous l'apparence d'un cheikh vénérable ou qu'il ait rejoint une tribu bédouine, quelque part au désert.

Cependant, Aziz El Masri pacha et ses deux complices ont dû laisser dans l'avion leurs valises, leurs cartes, leurs documents, qui se trouvent actuellement entre les mains des enquêteurs.





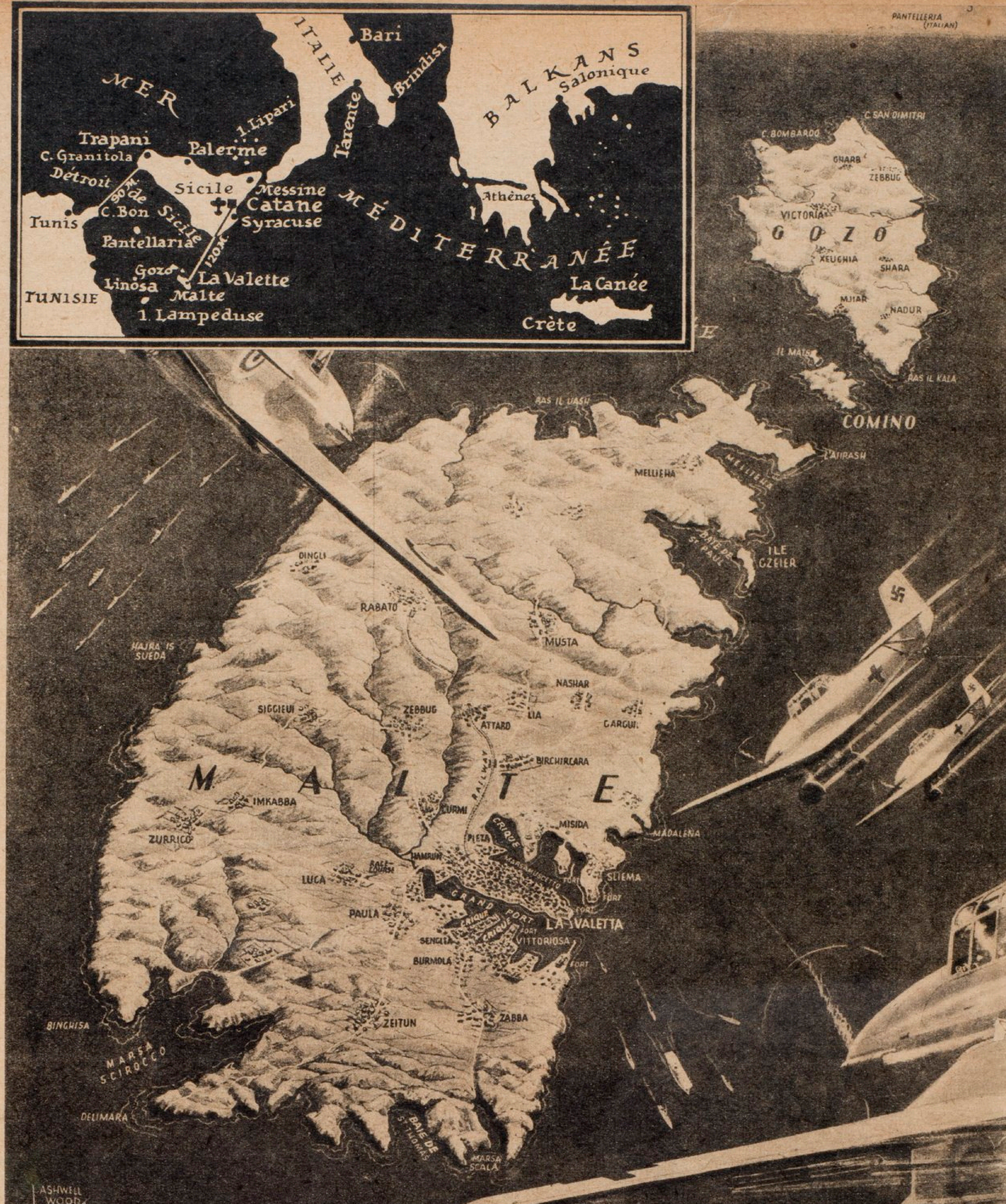
Une des rues de La Valette. Malgré 500 raids aériens, la vie s'y poursuit normalement.



Cette vieille femme de 80 ans a vécu la guerre. Les 500 raids sur Malte n'ont affaibli ni sa vigueur, ni son courage. Avec ses petits-enfants, elle gagne les abris à chaque alerte.



Dans l'île martyre, les maisons s'écroulent, mais la population demeure indomptée. Ce drapeau rouge posé sur un monceau de pierres indique aux passants le danger des débris qui peuvent tomber à tout moment.



MALTE

FORTE

> **Composé de cinq îles, l'archipel maltais, et spécialement l'île de Malte, a subi les assauts acharnés des aviations italo-allemandes. Ces attaques répétées réussiront-elles à venir à bout de la résistance de l'île héroïque ? « Non », affirment les experts militaires.**

Malte — l'île héroïque, comme on l'appelle déjà — a subi, jusqu'ici, plus de cinq cents bombardements aériens. L'aviation italienne d'abord, la Luftwaffe ensuite, se sont acharnées contre cette île, qui constitue une des clés des communications impériales britanniques.

Située entre la Sicile et l'Afrique, cette petite île, qui ne compte même pas trois cent mille habitants, fut occupée par l'Angleterre en 1800, après que Bonaparte, qui l'avait enlevée aux Turcs, l'eût possédée pendant deux ans.

En désirant faire de la Méditerranée un « lac » italien, Mussolini n'a rien innové, car, déjà, Crispi, il y a plus d'un demi-siècle, posait les mêmes revendications que celles du fascisme d'aujourd'hui. Parmi ces dernières, le Premier italien de l'époque avait inscrit Malte.

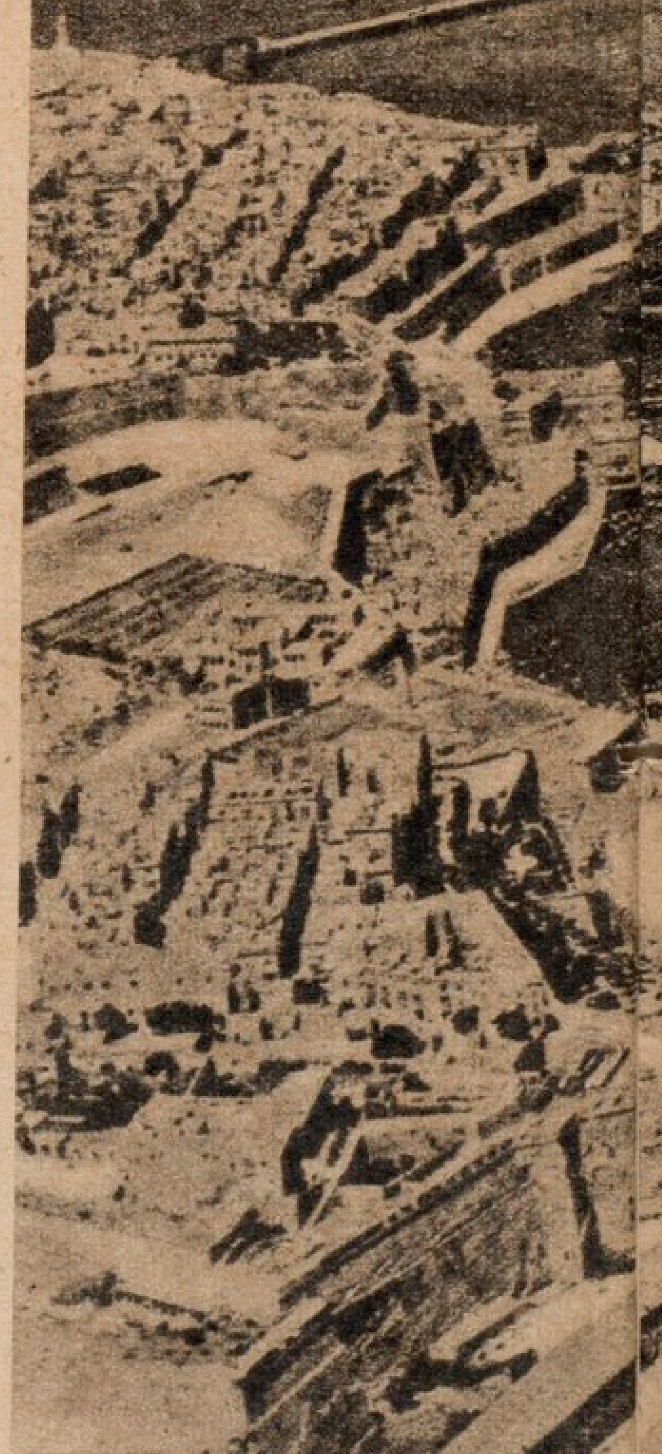
Il y a quelques années, deux écrivains politiques italiens, Pietro Silva et Gaspare Ambrosini, le premier dans un ouvrage ayant pour titre « Il Mediterraneo » et le second dans « L'Italia nel Mediterraneo », affirmaient que cette mer « latine » revenait de droit à l'Italie, et que la première action que l'Italie devait entreprendre était la conquête de Malte.

Depuis le début des hostilités, l'Axe a essayé de passer de la doctrine à l'action, du moins pour ce qui concerne Malte.

Les défenses de Malte

L'archipel maltais est composé, ainsi qu'on le sait, de cinq îles : Malte, Gozo, Comini, Cominoto et Filfia. Les plus importantes sont Malte et Gozo, alors que les deux dernières sont des rocs très peu habités.

Le rocher de Malte, extrêmement solide, est creusé comme une termitière. La capitale, La Valette, constitue un port naturel, pouvant abriter une flotte nombreuse, et les plus puissantes unités peuvent y trouver un refuge sûr. Cependant, malgré la situation stratégique de Malte, une polé-



Le port de La Valette, principale base de l'île de

mique partagea, il y a quelques années, politiciens et experts anglais. Fallait-il abandonner Malte comme forteresse ? L'amiral Sir Dudley Pound, appuyé par les généraux Ironside et Wavell, obtint, au contraire, qu'on fortifiât Malte et qu'on y entreprît de nouveaux travaux de défense.

On y a installé toute une chaîne de forts : fort Ricasoli, fort Manuel, fort Tignes, fort Spinola, fort Saint-Elme et les puissantes batteries de Cospicua. Ces forts sont défendus par de gros canons de 400, et les batteries antiaériennes les plus modernes.

La garnison britannique a été considérablement augmentée, alors que les munitions de toutes sortes et de grands stocks d'approvisionnements ont été accumulés dans l'archipel. Selon des chiffres dignes de foi, Malte possède des vivres pour une durée de trois ans.

Les « Stukas » allemands et les « Pichiatelli » italiens, malgré leurs bombes destructives, n'ont aucunement réussi à atteindre les munitions et les vivres, car ils sont cachés dans des souterrains d'une profondeur telle, qu'ils sont définitivement hors d'atteinte.

Quant à ce qui est de la protection de la population, les galeries et les tunnels existant à Malte, depuis les âges préhistoriques, servent d'abris naturels aux civils, quand on signale l'arrivée des bombardiers ennemis. Ces tunnels et ces galeries sont si nombreux et si longs que les autorités se virent obligées de murer quelques-uns d'entre eux, afin que les Maltais ne s'y égarent pas.

L'Axe attaquera-t-il Malte ?

Dans sa pointe la plus rapprochée, Malte ne se trouve qu'à 60 milles de la Sicile. Et la présence des Allemands dans cette région fait que Malte, de facteur important, est devenue un facteur vital. En effet, grâce à ce bastion, les Anglais sont à même d'empêcher dans une certaine mesure l'Italie d'envoyer des renforts en Afrique du Nord. Perdre cette forteresse signifierait pour les Britanniques être coupés dans leurs communications.

Aucun des deux adversaires n'ignorant l'importance que constitue la possession de Malte, comment les Italo-Allemands s'y prendront-ils pour essayer de s'en emparer ?

Pour attaquer ces îles avec des chances de succès, l'Axe devra mobiliser une flotte importante, composée principalement de grosses unités. Mais ces unités courront alors le risque d'être prises entre deux feux, car la flotte anglaise ancrée à Suda Bay, dans La Canée, en Crète, située à quelque 350 milles de Malte, pourrait venir prendre la flotte ennemie en « sandwich ».

C'est précisément dans le danger que courrait la flotte italienne à affronter la flotte anglaise que réside la réponse à la question : « Malte est-elle en danger ? » NON, répondent les autorités. NON, affirment les experts militaires. NON, confirment les héroïques défenseurs de Malte — militaires et civils — décidés à lutter jusqu'à la mort, pour défendre leurs îles.

Restent les attaques aériennes. Pourraient-elles, à la longue, détruire les défenses de Malte ? Ici aussi on peut répondre par la négative. En effet, malgré leurs centaines de raids, les partenaires de l'Axe ne sont jamais parvenus à causer des dégâts réellement sérieux aux unités de la flotte ancrées au port de La Valette. Ce port est doté de batteries antiaériennes puissantes et nombreuses.

N'oublions pas, enfin, que les troupes d'élite qui ont été concentrées à Malte sont spécialement entraînées au genre de défense qui leur incomberait éventuellement...

Un dialogue militaire

Un grand hebdomadaire de Londres a publié, récemment, le dialogue suivant, dont les interlocuteurs sont le major E.W. Sheppard et le capitaine de vaisseau Bernard Acworth, deux autorités dans les questions militaires et navales.

ACWORTH. — Vous êtes donc d'accord, mon cher major, que du point de vue naval, la situation se résume ainsi :

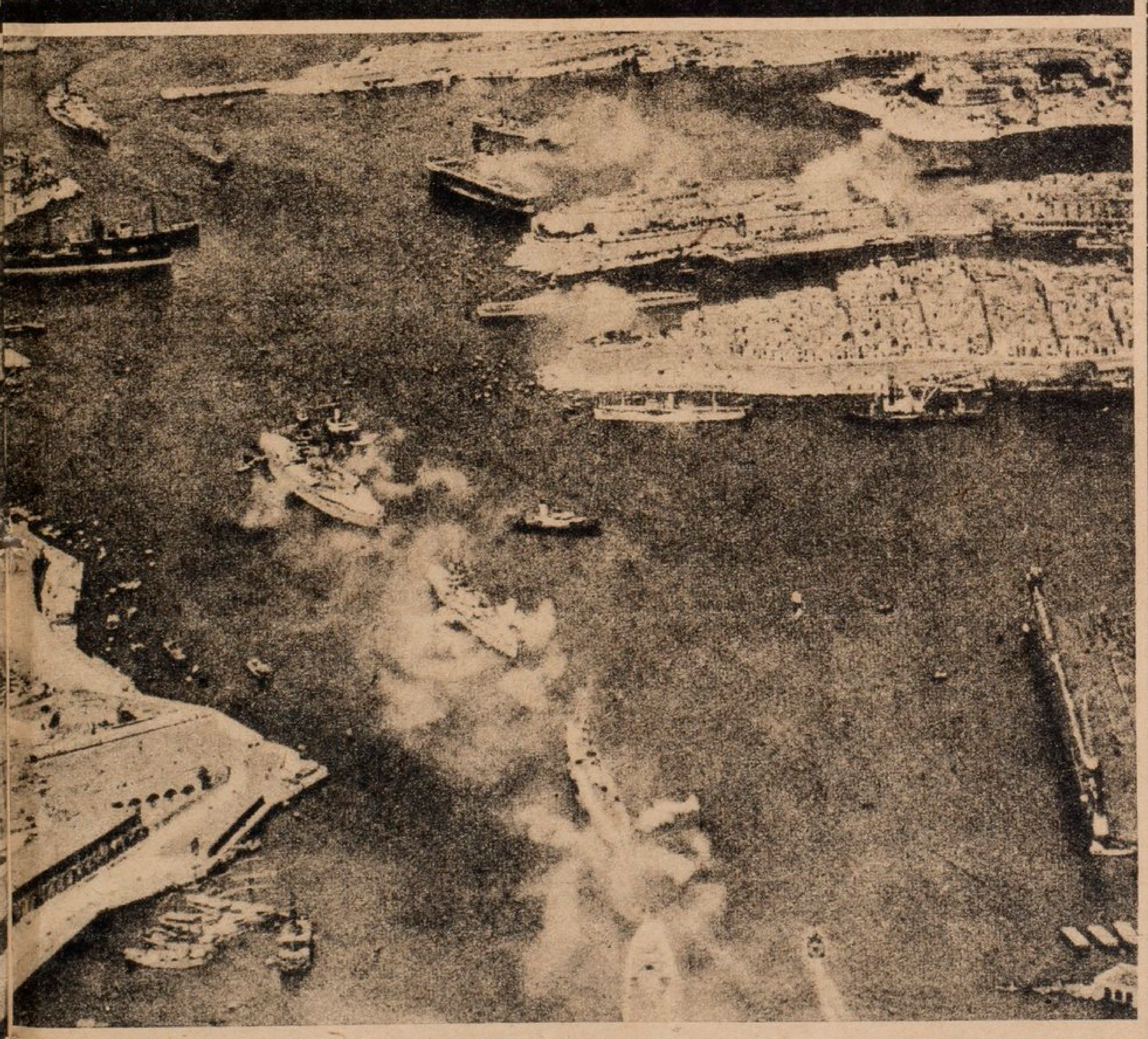
1. L'Atlantique demeure le théâtre décisif des opérations.

2. Les opérations en Méditerranée ne viennent qu'au second plan après celle de l'Atlantique.

3. La tâche la plus urgente de l'Amirauté, tant que l'Italie n'aura pas été mise complètement hors de combat, consiste : a) à maintenir les communications avec l'Afrique du Nord ; b) à tenir Malte A TOUT PRIX ; c) à couper définitivement les communications de l'ennemi en Méditerranée.

SHEPPARD. — Quant à l'armée, il faut qu'elle anéantisse entièrement les forces germano-italiennes en Libye, ce qui, apparemment, ne saurait tarder. D'autre part, il nous faut tenir Malte, pour empêcher des envois massifs de troupes allemandes en Libye. Perdre Malte serait, pour notre position stratégique en Méditerranée, un coup très sérieux, mais nous NE POUVONS PAS PERDRE MALTE !

...RESSE IMPRENABLE



Malte, tel qu'il apparaîtrait à tout aviateur qui arriverait à forcer les défenses antiaériennes. Ces défenses sont les plus puissantes du monde. D'où le nombre d'avions de l'Axe abattus.

A PROPOS DE "L'AFFAIRE HESS"

HITLER ET SES INTIMES

Bien que déjà vieille de quelques jours, l'affaire Rudolph Hess continue à occuper le premier plan de l'actualité.

Nous assistons en ce moment au déroulement de la seconde partie de l'aventure : l'enquête et les arrestations massives du côté allemand. S'il faut en juger par le nombre des gens qui ont été emprisonnés sous l'inculpation de complicité, Rudolph Hess n'a pas été seul à préparer sa fugue. Il a été aidé par des intimes ou des collaborateurs, parmi lesquels il faut faire une place spéciale au professeur Haushofer, théoricien de l'espace vital, et au Dr Messerschmitt, à qui l'Allemagne doit l'avion du même nom. Il semble, d'ailleurs, que la fuite de Hess n'ait pas été la seule de son genre et certains journaux anglais ont annoncé, à la fin de la semaine dernière, qu'il est vraisemblable qu'il y ait eu d'autres départs en avion en direction de la Suède, ce qui explique qu'au moins à deux reprises les communications téléphoniques entre l'Allemagne et la Scandinavie aient été interrompues ces jours-ci.



Hitler et Gœring. Gœring est un des rares familiers admis dans l'intimité du maître de l'Allemagne. On les voit dans le parc de Berchtesgaden, devisant sous les pins. De quoi parlent les maîtres de l'Allemagne ?

Quoi qu'il en soit, la fugue aérienne de Rudolph Hess a causé une perturbation considérable en Allemagne. Elle n'a, d'ailleurs, pas affecté que le parti nazi aux destinées duquel Rudolph Hess présidait dans l'ombre de son Führer. Elle a été un coup direct pour Hitler dont Rudolph Hess était l'ami en même temps que le collaborateur.

Ami de la première heure du maître de l'Allemagne, Hess était, ces temps derniers, le seul des dirigeants nazis à partager d'une manière continue la vie non officielle de son chef.

La vie qu'Hitler mène durant ses moments de loisirs, si l'on peut s'exprimer ainsi, est généralement peu connue. Un journaliste américain, qui a eu récemment l'occasion de faire une enquête sur l'Allemagne, nous a donné à son sujet des détails particulièrement intéressants.

D'une façon générale, Hitler est très réservé avec ses collaborateurs, même ceux de la première heure. Depuis la mort de Rœhm, en 1934, il semble qu'il évite de se lier, s'efforçant au contraire de maintenir le plus de distance possible entre lui et ses familiers. Depuis assez longtemps déjà, ceux-ci ont cessé de le tutoyer, chose qu'ils ne manquaient jamais de faire autrefois. Depuis le début de la guerre, la réserve d'Hitler à l'égard de son entourage paraît avoir considérablement augmenté. Le Führer a restreint le cercle de ses familiers. Il s'est efforcé, par ailleurs, d'alourdir le voile de mystère qui, de tradition, couvrait ses actes. Ses allées et venues sont tenues strictement secrètes et il est absolument impossible d'obtenir d'un de ses gardes du corps ou d'un fonctionnaire de la Chancellerie un renseignement quelconque au sujet de ses déplacements. Avant la guerre, il était possible de se rendre compte si Hitler était ou non à Berlin par le moyen de son fanion qui, lors de ses séjours dans la capitale, flottait au-dessus de la Chancellerie. A l'heure actuelle, Himmler, le grand maître de la Gestapo, laisse le fanion en permanence sur la Chancellerie, qu'Hitler soit dans la capitale ou non. Ses collaborateurs les plus immédiats euxmêmes sont tenus dans l'ignorance de ses déplacements et, quand il se rend au front, par exemple, la chose est seulement connue à l'avance par deux ou trois personnes.

Hitler prend rarement ses repas en compagnie des dirigeants du régime. A table, il préfère s'entourer de quelques-uns des hommes qui, au cours de l'autre guerre, partagèrent avec lui la vie boueuse des tranchées : Bruckner, qui fut son adjudant-chef, Max Amman, qui, de sergent-chef qu'il était en 1918, est aujourd'hui directeur d'une des plus importantes maisons d'éditions d'Allemagne. Hess, avant sa fuite, faisait partie du groupe de privilégiés admis à partager les repas du Führer.

Le soir, après dîner, Hitler convie généralement ses collaborateurs à lui rendre visite. Là encore, cependant, le nombre des invités est des plus restreints : il y a Gœring, Gœbbels, Ribbentrop, Ley, Frick, Himmler, Funk. Parfois, des femmes sont également conviées : Mme Gœring, Mme Hess (qui, soit dit entre parenthèses, est d'origine arménienne), Mme Ribbentrop, Mme Baldur von Schirach, qui est la fille d'Heinrich Hoffman, le photographe officiel du Reich et qui, autrefois, vécut plusieurs années dans la maison d'Hitler. Le programme de ces soirées est à peu près toujours le même : on fait de la musique, on assiste à la représentation d'un film dans la salle de projection privée d'Hitler, ou bien on discute des affaires de l'Etat. De l'avis de personnes informées, c'est durant ces moments-là que le maître de l'Allemagne est le plus accessible et ses familiers ne manquent jamais d'en profiter pour essayer de faire accepter leurs idées.

La fuite de Hess pose, à un autre point de vue, un important problème : celui de son remplacement comme adjoint n° 2 d'Hitler. Avant la guerre, la place serait certainement revenue sans discussion à Gœbbels. Mais la confiance dont jouit celui-ci a beaucoup diminué, d'abord parce qu'il ne jouit pas de la faveur des militaires, ensuite parce qu'il a commis des erreurs graves de propagande, comme celle de faire célébrer par la presse la victoire du « Graf Spee » la veille du jour où il s'est sabordé. Si, aujourd'hui, un remplaçant à Hess doit être nommé, il est probable que c'est Heinrich Himmler qui sera nommé. Chef de la Gestapo, Himmler est actuellement tout puissant en Allemagne. Ses agents, d'autre part, contrôlent tous les territoires occupés. Viennent ensuite dans la confiance d'Hitler : Ribbentrop, qu'Hitler se plaît à appeler le « second Bismarck », Robert Ley, ministre du Travail, qui est fanatiquement dévoué au Führer, Alfred Rosenberg, théoricien officiel du racisme, et Wilhem Frick, à qui Hitler doit d'être devenu un citoyen allemand. Le Dr Gœbbels n'occupe que la septième place. C'est là, du moins, ce qu'affirment les journalistes neutres qui ont eu récemment l'occasion de se rendre en Allemagne. Mais on comprendra aisément que cette liste a surtout un caractère théorique, Hitler ayant vraisemblablement été conduit, après l'affaire Hess, à reviser son jugement sur ses collaborateurs.

LES 2 "MADAME CHURCHILL"

● SA MÈRE : *Lady Randolph...*

● SA FEMME : *Mrs. Winston...*



Mme Winston Churchill est une collaboratrice très précieuse pour son époux. Elle est à ses côtés aux heures les plus dures. Mais elle dirige un grand nombre d'œuvres sociales et de secours.



Lady Randolph Churchill, mère du Premier britannique.

1. Sa mère

La mère de Winston Churchill était la fille d'un Américain, Leonard Jerome, qui jouissait à New-York d'une grande célébrité due à ses excentricités et à ses activités multiples.

* * *

La femme de Leonard Jerome tomba malade. Anxieux de la voir rétablie, son mari l'envoya consulter les plus célèbres spécialistes de Paris. Elle partit donc, accompagnée de deux de ses filles.

Il faut croire que le séjour dans la Ville-Lumière lui fut salutaire, car elle décida, aussitôt qu'elle fut guérie, d'y rester, afin que ses enfants poursuivissent leurs études dans des établissements français.

Jolie, riche, intelligente, cultivée, Mrs. Jerome ne devait pas tarder à attirer, dans son salon, avec les plus grandes personnalités américaines de passage à Paris, tout ce qui comptait dans la grande société européenne. La petite Jennie, malgré son jeune âge — elle avait à peine treize ans à cette époque — ne se gênait nullement pour prendre part à la conversation générale. Son esprit précoce faisait, d'ailleurs, l'étonnement de tout le monde.

Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que l'impératrice Eugénie, qui avait entendu parler du salon de Madame Jerome, n'invitât celle-ci à ses réceptions. Bientôt même, la brillante Américaine devint une familière de la Cour impériale.

Les Allemands marchant sur Paris, Madame Jerome et ses enfants décidèrent de quitter la France pour l'Angleterre. Leur réputation les y avait sans doute précédées, car, dès leur arrivée, elles furent invitées à Cowes, où se déroulaient les régates royales hebdomadaires. Elles y rencontrèrent bientôt l'empereur et l'impératrice des Français, qui leur renouvelèrent leur témoignage d'amitié, les présentant aux plus hautes personnalités du Royaume-Uni.

Un jour, ayant été présentées au prince de Galles et à sa femme (les futurs Edouard et Alexandra), les Jerome firent la connaissance, dans la suite princière, du brillant lord Randolph Henry Churchill, fils cadet du duc de Marlborough.

* * *

Jennie Jerome était ce qu'on appellerait aujourd'hui un « tempérament dynamique ». Très vive, ayant les réflexes ultra-rapides, douée d'un esprit combattif et indépendant, elle avait un trop-plein d'énergie qu'elle aimait à gaspiller en pratiquant l'équitation, la danse, la chasse et d'innombrables exercices en plein air. Lord Randolph, au contraire, détestait danser, préférant, aux valses et aux quadrilles, les plaisirs de la conversation. Il aimait à s'entretenir d'art, de politique et de littérature.

Caractères diamétralement opposés — bien que Jennie ne détestât pas, à l'occasion, s'entretenir des choses de l'esprit — l'Américaine et le descendant du très noble duc se sentirent immédiatement attirés l'un vers l'autre. Et quelques mois plus tard, ils devinrent mari et femme, malgré l'opposition du duc, qui ne voulait pas que son fils prît femme, avant de s'être assuré, tout au moins, un siège au Parlement.

Lorsque, un an plus tard, le petit Winston vint au monde et le duc pardonna. Ayant été nommé lord-lieutenant pour l'Irlande, il emmena avec lui le jeune couple et le bébé, son fils devant lui servir de secrétaire.

Apparemment, c'est durant leur séjour en Irlande que lord Randolph et sa femme prirent fortement goût à la politique. A leur retour à Londres, le jeune lord décida d'adopter la politique comme carrière. Il faut dire qu'il y récolta de grands succès.

* * *

Les initiatives de lord Randolph, son attitude indépendante rencontraient une large audience. Mais malgré sa grande intelligence, il attachait une grande importance aux conseils de sa femme. Oratrice habile, écrivain nuancé, lady Randolph joua un rôle important dans la vie publique de son mari.

A la mort de ce dernier, elle encouragea son fils Winston à adopter la carrière de son père.

Son influence sur celui qui devait détenir un jour les leviers de commande de l'Empire britannique était immense. Dans quelques pages consacrées à sa mère, Winston Churchill devait lui rendre hommage en ces termes :



Récemment, Mme Winston Churchill inaugurait à Londres la première de quatorze auberges destinées à devenir le home de ceux dont les maisons ont été détruites par le bombardement ou que la guerre a privés d'un domicile. La pension maximum dans ces auberges est d'une livre par semaine. Elle est bien moins chère lorsqu'il s'agit de jeunes gens dont les ressources sont limitées. Les pensionnaires reçoivent trois repas par jour. Voici Mme Churchill recevant de Miss Dickson un chèque de 500 livres comme don à l'œuvre.

— « Ma mère était toujours présente lorsqu'il s'agissait de me donner un sérieux coup de main. Ses conseils judicieux me furent toujours d'un très grand secours. Néanmoins, je dois reconnaître que ma mère n'a jamais essayé d'abuser de son autorité maternelle pour contrôler ou décourager mes initiatives. Au contraire, j'ai trouvé en elle une alliée ardente, appuyant toujours mes plans les plus hardis et veillant sur mes intérêts avec toute son influence et son indomptable énergie. MA MERE BRILLA POUR MOI AINSI QUE LES ETOILES DE LA NUIT. Nous vécûmes davantage comme frère et sœur que comme mère et fils... »

Des années durant, Winston Churchill ne prononçait un discours important aux Communes, sans que sa mère ne fût présente dans la tribune des invités...

Une autre qualité que le Premier a héritée de sa mère est cette indépendance qui fut un des facteurs les plus dominants de sa prestigieuse ascension. Cette indépendance, ce dynamisme, il les doit entièrement à sa mère, qui a développé en lui la première de ces qualités, et lui a transmis la seconde par son sang américain.

Les Jerome étaient connus pour être des lutteurs opiniâtres, qui ne se déclaraient jamais vaincus. Les Marlborough sont pétris de la même pâte. Faut-il s'étonner que Winston Churchill témoigne tant d'ardeur et de ténacité dans la tâche qu'il a entreprise ?

Bon sang ne saurait mentir...

2. Sa femme

L'Eglise Saint-Margaret. Entre une double haie composée des plus grands personnages du royaume, Winston Churchill et Clementine Hosier viennent d'être unis par les liens sacrés du mariage. Le lendemain, la presse de Londres décrit l'événement, comme étant « *le plus grand event de l'année* 1908 ».

A en croire ses familiers, Madame Churchill est douée d'une excessive timidité. Ainsi, elle se défend d'être pour quoi que ce soit dans la carrière de son mari.

Elle dit, à qui veut l'entendre, que s'occuper du 10, Downing Street, résidence officielle des Premiers de Grande-Bretagne, est une charge suffisante pour une femme, « surtout, ajoute-t-elle aussitôt, quand, par-dessus le marché, cette femme a des enfants et des petits-enfants ! »

Néanmoins, malgré sa timidité, la femme du Premier est une oratrice réputée. A maintes reprises, elle a pris la parole devant des milliers de personnes, lors des diverses campagnes électorales de son mari. Ceci se passait jusqu'en 1918, où, accaparée par ses devoirs maternels, elle dut abandonner l'arène politique.

Mais il faut croire que ses dons d'oratrice sont restés intacts, car, en 1935, elle accepta de soutenir la campagne électorale de son fils, Randolph. On raconte à ce sujet qu'elle dut prendre la parole devant un immense auditoire hostile, et gagné à l'avance au concurrent de son fils. Elle s'y prit si bien, que les auditeurs, qui l'avaient accueillie avec des murmures, faillirent la porter en triomphe à la fin de son discours. Inutile d'ajouter que son fils fut élu...

Mrs. Churchill, tout comme son mari, est une grande intellectuelle. Elle lit énormément. Ayant une mémoire fidèle, critique plein de finesse, elle attire autour d'elle, dès qu'elle entame une conversation littéraire, les invités de qualité qui défilent dans son salon. Les réceptions des Churchill sont célèbres depuis de nombreuses années. Tout ce qui a un nom en politique, en littérature, ou dans le domaine des sciences ou de l'art, se rencontre chez cette parfaite maîtresse de maison, à qui la grâce et la simplicité ont gagné tous les cœurs.

M. Churchill n'écrit jamais un discours sans le lire à sa femme. Les moindres observations qu'elle fait sont aussitôt prises en considération, car le Premier a une grande confiance dans l'intelligence, la finesse et l'instinct politique de sa femme.

Dans son autobiographie, M. Churchill a parlé en ces termes de sa femme :

— « Mon mariage a constitué dans ma vie l'événement le plus heureux qui me soit jamais arrivé, car qu'y a-t-il de plus souhaitable que d'être uni à un être incapable de la moindre pensée mesquine ? »



La princesse Tenagné aime beaucoup la lecture. Elle parle couramment le français et l'anglais. Elle se trouve auprès de sa mère, avec ses deux filles, les princesses Sybil et Ruth Desta.



Un aumônier fait partie de la suite de la famille impériale d'Abyssinie. L'Amba Hailé — c'est son nom — possède des habits sacerdotaux somptueux.

L'impératrice Manen d'Abyssinie, héritière de la reine de Saba, photographiée dans sa villa, en Angleterre. Elle compte bientôt rejoindre le Négus à Addis-Abéba. On voit sur la cheminée la photo de son fils aîné.

UNE IMPERATRICE S'APPRETE
à remonter sur son trône

L'entrée de l'empereur Haïlé Sélassié dans sa capitale marque une des dernières étapes de la campagne d'Abyssinie.

Le peuple abyssin, qui a subi l'occupation italienne pendant cinq ans, a célébré, à sa manière, la victoire britannique et abyssine qui a rendu à l'Empereur son trône.

En Angleterre, dans une vaste villa du comté de Kent, l'impératrice Manen et ses plus jeunes enfants attendent avec impatience l'heure d'aller rejoindre le Négus en Abyssinie. Les fils aînés de l'Empereur, le duc de Harrar et les autres, sont auprès de leur père.

La plupart des fonctionnaires italiens ont été remplacés par des Abyssins et la vie normale, avec la reddition des dernières troupes italiennes, va reprendre.

L'Abyssinie aura été le premier des pays conquis par les puissances totalitaires à regagner son indépendance. Les autres suivront, car le temps travaille pour les champions de la Justice.

La famille impériale examine sur la carte les diverses phases de la campagne qui a libéré l'Éthiopie. Aux côtés de l'Impératrice se trouvent la princesse Tenagné, sa fille, les princesses Sybil Desta et Ruth Desta (filles de la princesse Tenagné) et le prince Sahle Sélassié.



Voici la villa dans le Kent qui servit de résidence à l'empereur Haïlé Sélassié et à sa famille depuis leur arrivée en Angleterre en 1936. La villa est gardée par un certain nombre de détectives.



Tobrouk possède son quotidien : « Tobruk Truth » (La vérité de Tobrouk). Malgré son installation rudimentaire, il fait de l'utile besogne.



Un des nombreux canons antiaériens i
tenu des munitions italiennes. Elles se

A TOBROUK les Australiens jouent au football et font la guerre...

Tobrouk tient toujours. La place forte, occupée par des forces anglaises, australiennes et indiennes, a résisté à tous les assauts. De récentes contre-attaques ont d'ailleurs permis à la garnison de la ville de déloger l'ennemi de certaines parties du périmètre extérieur. Ravitaillé par voie de mer, Tobrouk constitue une épine dans le dos des forces de l'Axe.

M. Churchill a récemment déclaré que Tobrouk sera défendu coûte que coûte.

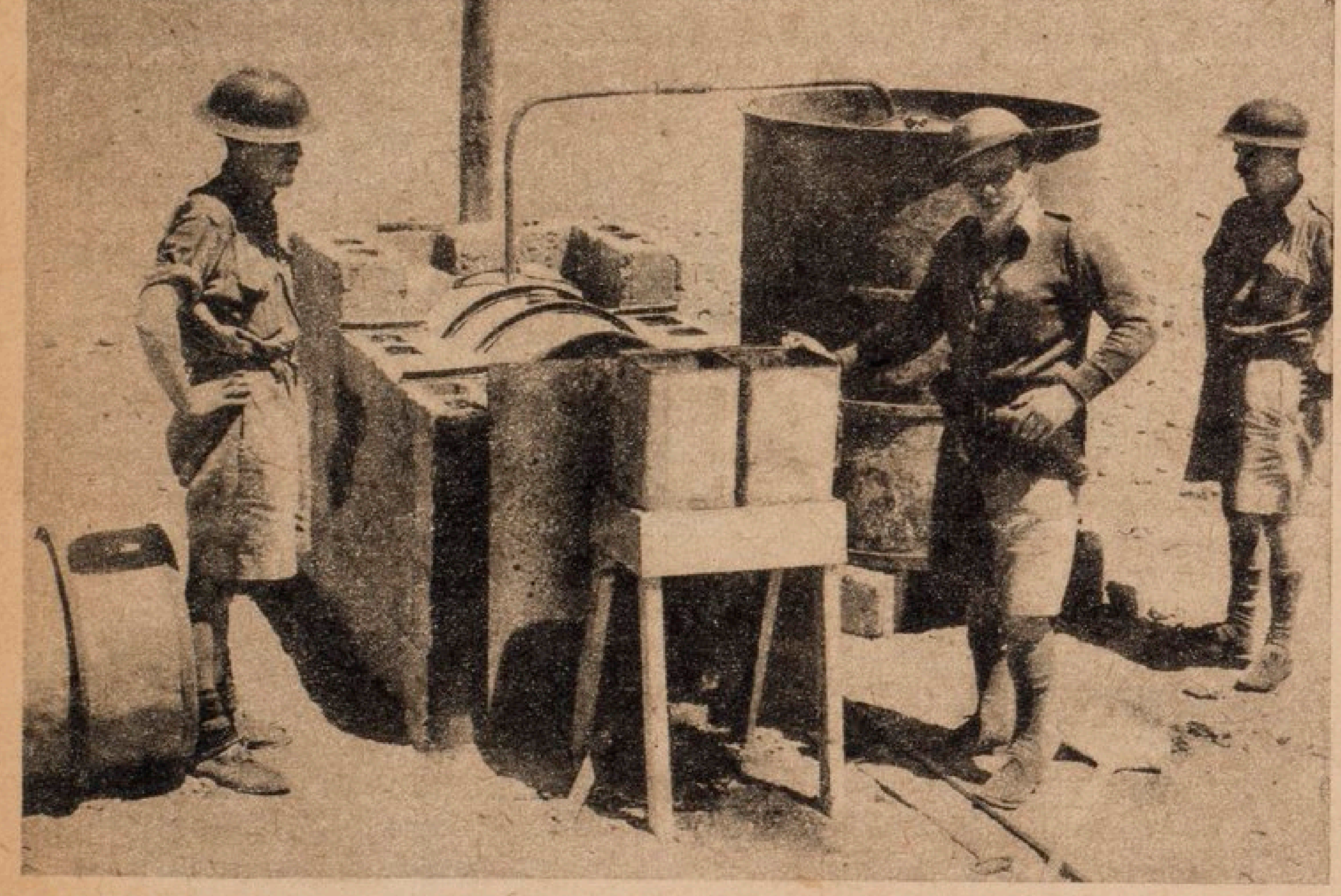
Malgré les bombardements des avions en piqué, la vie se poursuit assez normalement dans l'enceinte fortifiée, à tel point qu'on y joue des parties de football.

Jusqu'ici, au cours de contre-attaques couronnées de succès, plusieurs centaines de prisonniers furent pris, une cinquantaine de tanks détruits, sans compter les autres pertes infligées à l'ennemi.

Mais c'est du point de vue stratégique que Tobrouk constitue un danger dont l'ennemi doit tenir continuellement compte.



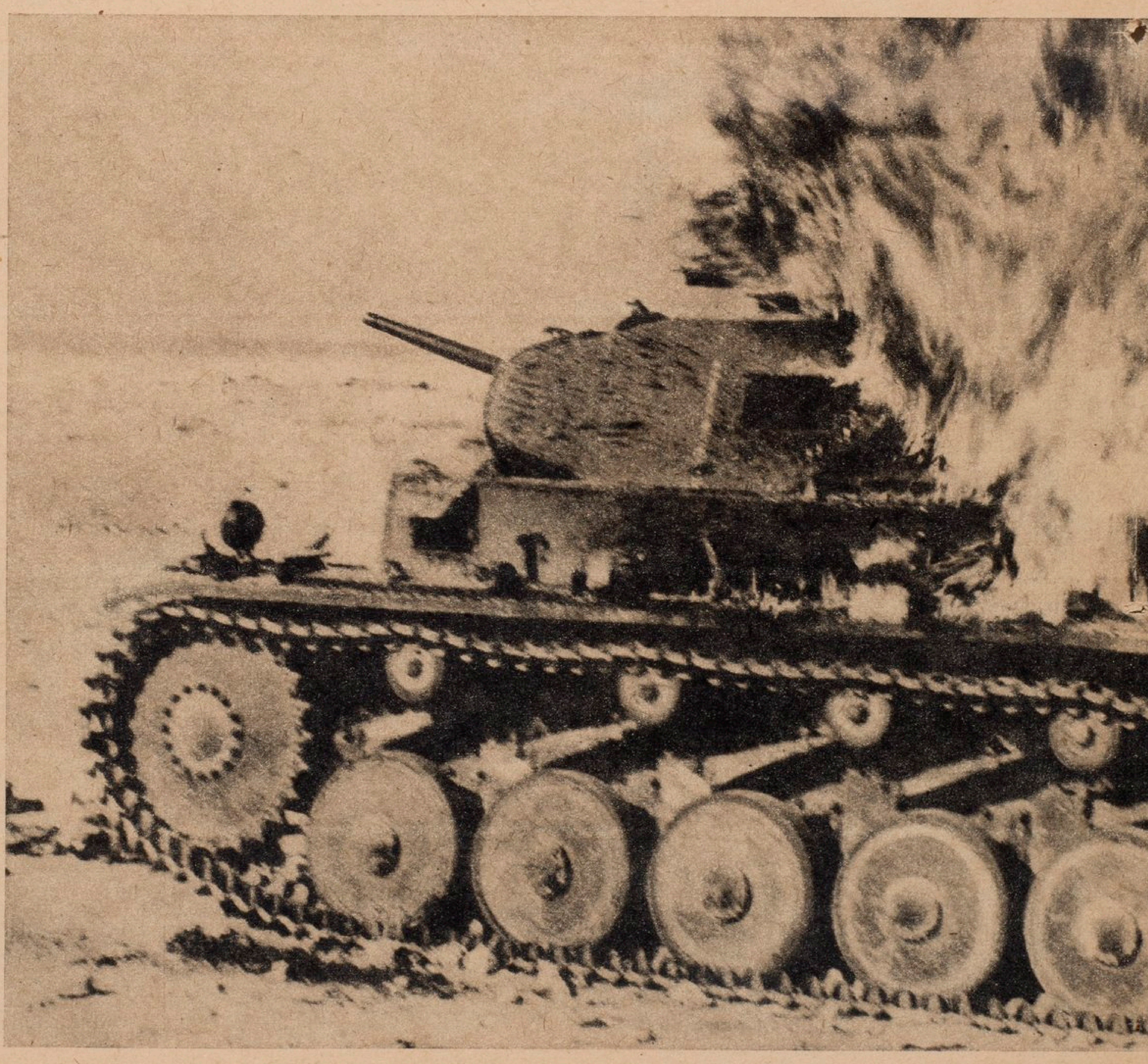
Dans les rues de Tobrouk, malgré le bo
Casque d'acier sur la tête, un soldat di



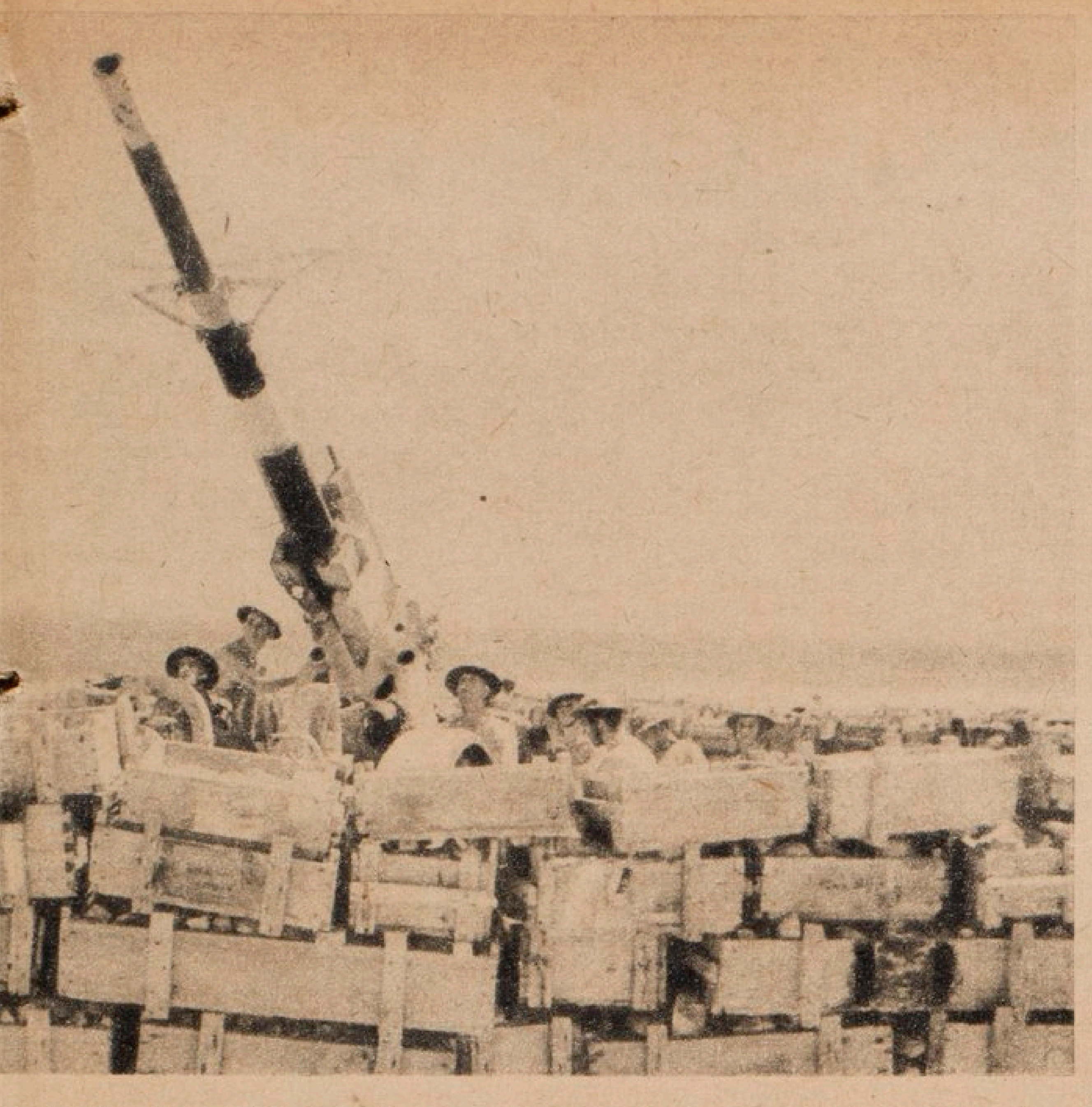
On distille l'eau au désert, car il faut donner aux troupes un breuvage sain, dépourvu de sable et de microbes. Un officier a inventé cette distillerie qui rend de précieux services. On le voit, au centre, se tenant fièrement devant son appareil.



Des centaines de prisonniers allemands ont été pris dans les environs de Tobrouk. En voici quelques-uns gardés derrière des barbelés.



Ce tank allemand, capturé à l'extérieur de Tobrouk, sert à démontrer l'effet désastreux d'un « cocktail Molot
pas une protection suffisante. Depuis que les Allemands se sont mis en tête de réduire Tobrouk, ils ont perdu



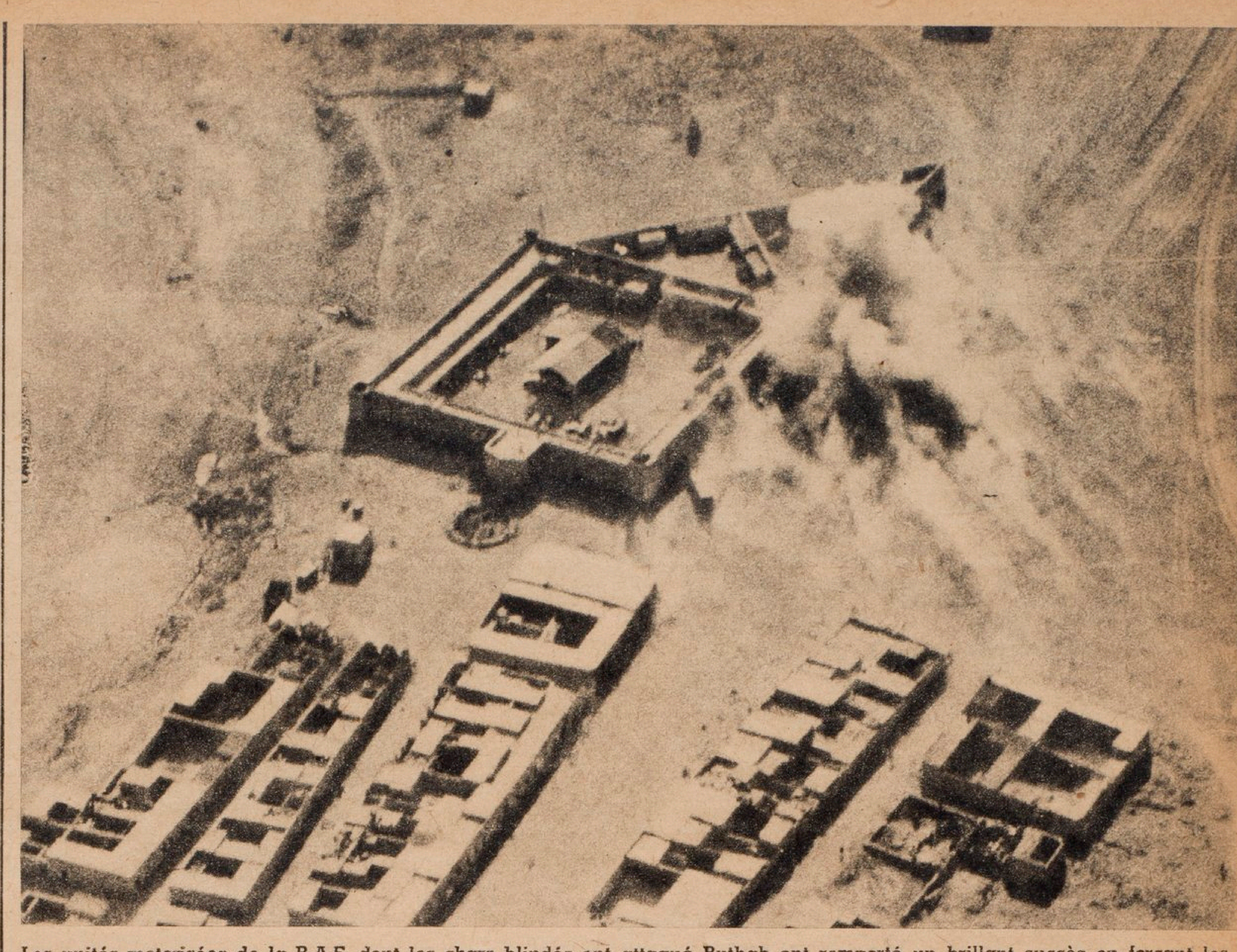
installés dans Tobrouk. Il est entouré de caisses vides ayant con-
ervent à empêcher les éclats d'obus d'atteindre les artilleurs.



ombardement, la circulation des camions militaires est intense.
dirige le trafic. Rien n'arrête l'élan des Australiens, même pas le
bombardement aérien...



lotov ». Le tank flambe malgré son blindage qui ne constitue
du une cinquantaine de tanks et la place forte tient toujours.



Les unités motorisées de la R.A.F. dont les chars blindés ont attaqué Rutbah ont remporté un brillant succès en forçant les insurgés irakiens à la retraite. Une des premières tâches des forces britanniques fut de baisser le drapeau blanc hissé par les insurgés au moment de se rendre.

EN IRAK

La guerre en Irak... Nul ne se serait attendu à cela. Il a fallu l'ambition d'un Rachid Aly El Gaylani pour plonger ce pays pacifique dans la lutte contre sa propre alliée.

La propagande de l'Axe a été toujours intense à Bagdad. Alors que ce pays rompait ses relations diplomatiques avec l'Allemagne au début de la guerre, il refusait de suivre la même voie lorsque l'Italie entra en guerre contre la Grande-Bretagne.

Mais l'Empire britannique a pris des mesures pour venir à bout des rebelles. Avec la fin de la campagne éthiopienne, de nouvelles troupes pourront être transférées en Irak. De plus, un fait est certain : l'armée irakienne n'est pas entièrement derrière Rachid Aly. Un certain nombre des prisonniers pris ont offert de servir la Grande-Bretagne.



Les aviateurs de la R.A.F., avant d'attaquer le fort de Rutbah, lancèrent de nombreux tracts invitant la garnison à se rendre pour éviter un bombardement. Le commandant du fort préféra ignorer l'avis, de sorte que l'aviation britannique fut obligée de passer à l'action. Voici une bombe fortement explosive touchant en plein le fort. Quelque temps après, le drapeau blanc fut hissé.



Voici un certain nombre de soldats irakiens pris lors de la chute du fort de Rutbah. Et ils en paraissent fort heureux. Leur reddition est due surtout aux exploits de la R.A.F. qui les mitrailla à très basse altitude, les obligeant à cesser la lutte.



Pendant plus d'une semaine, elle tint la vedette de la chronique locale, parce que morte et enterrée, elle est revenue à la vie six jours plus tard...

Et du coup, Wassifa Ghalab Ammara devint célèbre, et fit même l'objet de deux questions parlementaires au Sénat.

LE GRAND FRÈRE DIT :

"LE BARBIER AVAIT CERTIFIE LE DECES"

La jeune fille s'est tue, mais son frère aîné, le cheikh Fouad, comme on l'appelle, reprend le récit :

« Notre chère sœur a été bien malade, dit-il. Nous l'avons soignée par tous les moyens en notre pouvoir, mais nous n'avons pas voulu avoir recours au médecin, de crainte qu'on ne la transportât à l'hôpital et qu'on ne nous imposât la quarantaine. Mais la fièvre haussa dans la journée du 30 avril et peu après midi elle décédait.

« Nous rapportâmes le fait au barbier du village, chargé de constater les décès. Il envoya une de ses adjointes qui lava le corps de la défunte et le permis d'inhumer nous fut délivré.

« Comme nous aimions beaucoup notre sœur, nous voulûmes l'inhumer au cimetière proche de la ville et, ne trouvant pas de tombeau, nous eûmes recours à celui — très vaste d'ailleurs — déjà occupé par la dépouille du cheikh Haroun, mort huit mois plus tôt.

« Six jours après l'enterrement, le gardien du cimetière vint m'informer qu'il avait entendu une voix sortir de la tombe. Je m'y rendis immédiatement. Vous savez le reste... »

LE MÉDECIN DE TAMA DIT :

"LA JEUNE FILLE ETAIT EN CATALEPSIE"



Le docteur Abdel Rahman Khaled, médecin de Tama, envoya un rapport au ministère de l'Hygiène. Celui-ci spécifiait que la jeune fille avait dû entrer dans un état cataleptique et qu'elle fut prise pour morte et enterrée. Le tombeau n'était pas hermétiquement fermé, et comme la « morte » avait été étendue sur la terre, elle recevait suffisamment d'air pour la maintenir en vie.

Cependant, il est certain que, pendant les six jours qu'elle passa dans son tombeau, Wassifa ne put ni manger, ni boire.

Et ce cheikh Haroun, dont le nom revient sans cesse dans cette histoire, qui est-il ?

Il habitait Minieh et était réputé pour sa piété. Il avait l'habitude de venir souvent à El Modammer où il avait des amis. Un jour, alors qu'il traversait la voie ferrée, il fit un faux pas et se brisa l'épine dorsale. Il vit venir la mort avec sérénité et philosophie et fut enterré à El Modammer dans la tombe qui, quelques mois plus tard, devait être la scène du « miracle ».

LA "RESSUSCITEE" N'ETAIT PAS MORTE

LA «RESSUSCITÉE» DIT :

"J'AI VU UN JARDIN MERVEILLEUX, TAPISSE DE SOIE..."

C'est le 30 avril que Wassifa, jeune villageoise d'El Modammer, rendit son âme à Dieu. Elle fut enterrée le jour même, au moment où le soleil s'éclipsait à l'horizon.

Comme Wassifa appartient à une famille de notables — son cousin est l'omdeh du village — les visites de condoléance devaient durer sept jours.

Mais le soir du sixième jour, le gardien du cimetière entendit un bruit étrange venant du tombeau de la jeune fille. Il tendit l'oreille. Oui, c'était bien une voix humaine !...

Il s'en fut en courant chez le frère de la morte. Celui-ci, incrédule d'abord, consentit à suivre le gardien. Là, devant le tombeau, le miracle s'accomplit : « Wassifa ! Wassifa ! » cria le frère. La voix d'outre-tombe répondit faiblement : « Viens à mon secours, ô mon frère, viens à mon secours vite ! »

Et c'est ainsi que la morte retrouva la vie... et put nous raconter elle-même ce qui lui était arrivé :

« J'ai été malade pendant longtemps, à tel point que, durant les derniers jours, je n'ai pu accomplir mes devoirs religieux. Puis la fièvre monta. J'ai senti quelque chose me tenir à la gorge, un mal affreux et l'oubli...

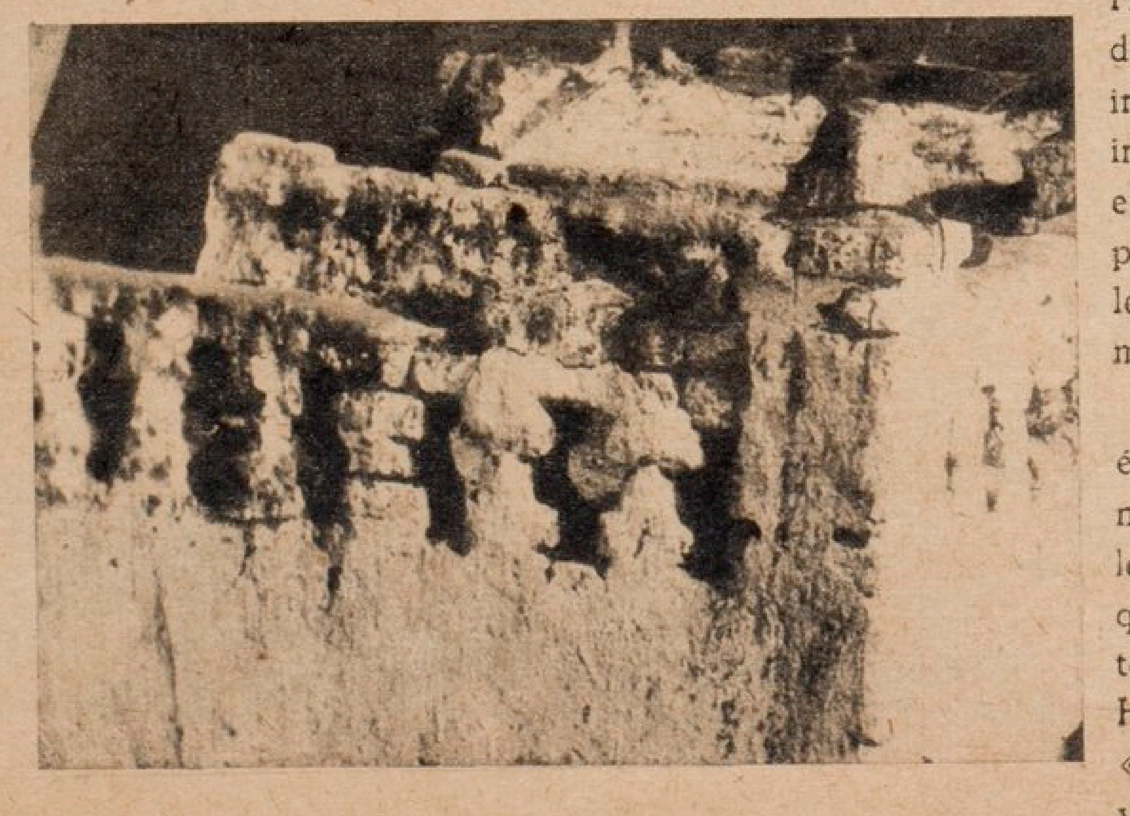
« Je me réveillais de mon sommeil et me trouvais dans une obscurité parfaite. Je parvins à me dégager de mon linceul. Je criais, je criais de toutes mes forces. Un petit rayon de lumière, à travers une petite fissure, vint jusqu'à moi. J'entendis ensuite du bruit, des mains qui me tiraient de ma tombe, et ce furent mon frère, le Dr Abdel Rahman bey Khaled, le lieutenant Abdel Hamid Abdel Méguid. On me demanda, une fois rentrée chez moi, si je savais où j'avais été. J'ai crié : « Je veux y retourner ! Je veux goûter aux fruits de ce jardin merveilleux, dont les allées sont tapissées de soie, dont les fleurs sont odorantes, dont la musique est enchanteresse ! »

« C'est dans ce jardin que j'ai rencontré un cheikh à la voix harmonieuse, au visage doux. Je l'ai bien regardé : c'était le cheikh Haroun ! (Le cheikh Haroun est un parent de Wassifa, décédé quelques mois auparavant et enterré dans la même tombe.)

« Le cheikh me conduisit vers une table immense chargée d'assiettes et de gobelets d'or et d'argent, remplis d'un liquide doux dont je garde le goût mais que je ne saurai décrire.

« Mon repas terminé, j'accompagnais le cheikh Haroun dans un palais de cristal aux murs inondés de lumière, incrustés de diamants et de perles. J'ai passé à travers des allées bordées de pommiers et de vignes.

« J'ai vécu dans cet éden enchanteur, où la nuit n'existe pas et où le jour est éternel, jusqu'au moment où j'entendis la voix du cheikh Haroun m'ordonner : « Lève-toi ! » Je me réveillai dans l'obscurité et la chaleur. Et voici mon histoire... »



La tombe du Cheikh Haroun dans laquelle Wassifa Ammara a été enterrée pendant six jours.

L'OFFICIER DE POLICE DIT :

"UN CORPS JAUNATRE TACHETE DE BLEU"

L'officier de police du poste d'El Modammer, le lieutenant Abdel Hamid Abdel Méguid, rédigea le procès-verbal de la « résurrection » de Wassifa.

« Le corps sorti de son linceul, dit l'officier, avait une apparence cadavérique. Il était jaune avec des taches bleuâtres. L'inspecteur sanitaire de Tama, qui se trouvait sur les lieux, se rendit rapidement compte que la « morte » n'avait ni mangé, ni bu depuis plusieurs jours. Il ordonna qu'on lui donne une tisane tiède, alors qu'il lui faisait diverses piqûres destinées à la remonter.

« Bientôt, sa faiblesse exceptée, elle redevint normale et nous rédigeâmes le procès-verbal de sa résurrection. »

Résurrection... Le mot étonne en ce siècle de science exacte. Pour les crédules, le fait était évident. Mais les autres voulaient des preuves. La presse se saisit de l'affaire, le Parlement aussi. Et sous la pression de l'opinion publique le gouvernement dut intervenir. La morte-vivante d'El Modammer passe du cadre des faits divers pour en devenir un cas officiel auquel s'intéressaient ministres et parlementaires.

LE MINISTÈRE DE L'HYGIÈNE DIT :

"ELLE N'ETAIT PAS MORTE"

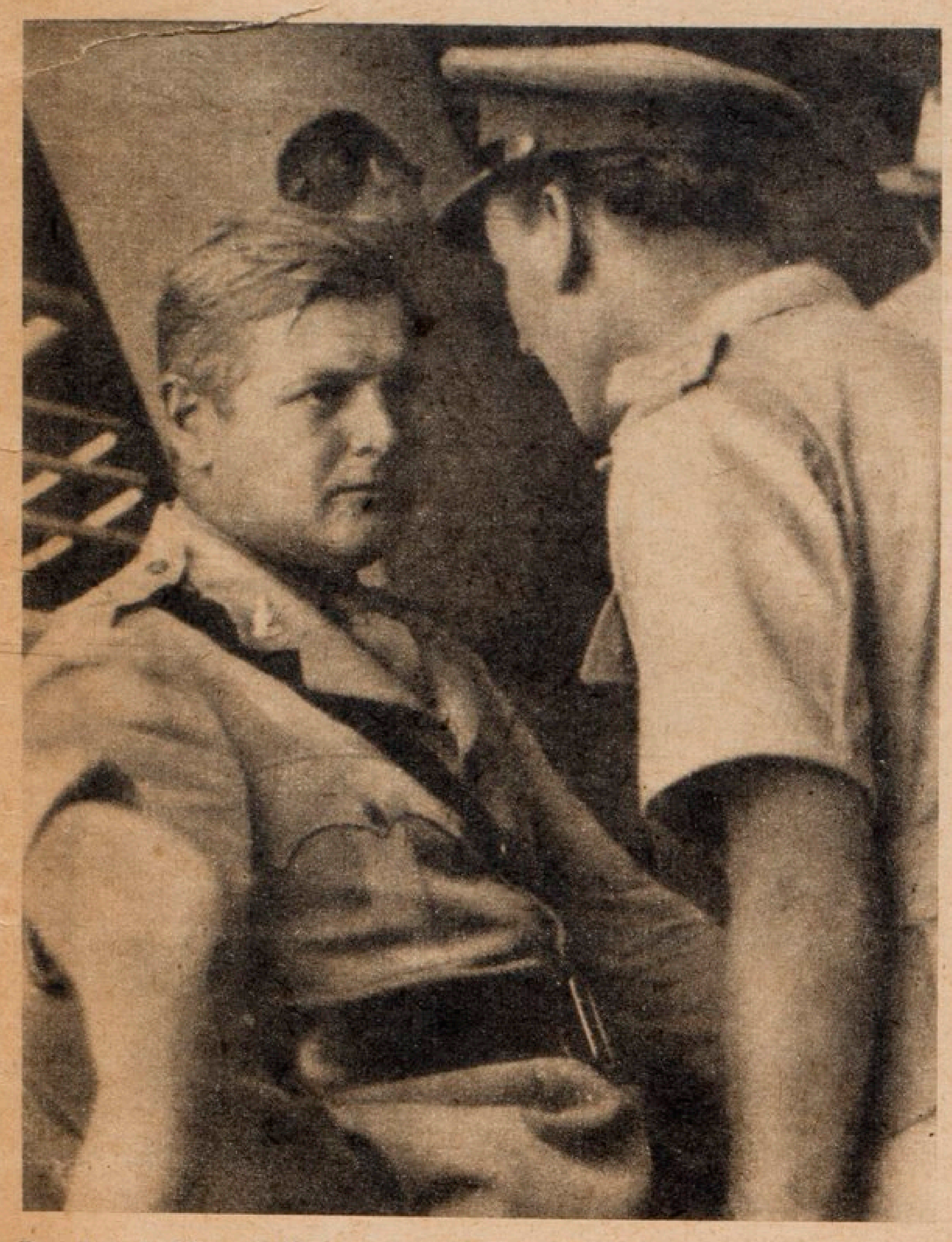
Le ministère de l'Hygiène Publique délégua un de ses inspecteurs pour mener une enquête approfondie autour de la résurrection de Wassifa. Le rapport de ce fonctionnaire n'étudie le cas que du point de vue médical.

A la suite d'un évanouissement à effet cataleptique, dit le document, les parents de Wassifa crurent à sa mort. Ils l'enterrèrent. Mais étant donné que le tombeau n'était pas hermétiquement clos, et que la jeune fille avait été placée sur la terre et non enterrée à proprement parler, elle revint de sa torpeur et parvint à signaler sa présence au gardien. Le cas n'est pas unique dans les annales de la médecine...

Quant aux visions de la jeune fille, à ses promenades dans des jardins enchanteurs, aux banquets fastueux, le médecin les écarte d'une seule phrase : « Ce sont des hallucinations », dit-il.

Et ce rapport met un point final à cette étonnante histoire.

RANDOLPH CHURCHILL
EST EN EGYPTE



Randolph Churchill, fils de M. Churchill, se trouve en Egypte. Cette photo du lieutenant Randolph Churchill fut prise la semaine dernière aux courses d'Alexandrie, alors qu'il s'entretenait avec un de ses camarades, officier comme lui.

Au bon temps du roi Charles II, un jeune officier, nommé Jack Churchill, rendit service à une dame en sautant par une fenêtre. La dame en question était la duchesse de Cleveland, favorite du monarque. Pour récompenser l'officier de son tact, elle lui fit don de cinq cents livres, ce qui était une somme fabuleuse à l'époque. Par la suite, Jack Churchill devint duc de Marlborough et beaucoup le considèrent à juste titre comme le meilleur soldat que l'Angleterre ait jamais connu.

Des dizaines d'années plus tard, trois adolescents jouaient aux Indiens dans le parc d'un château, quelque part en Angleterre. L'un d'eux, âgé de douze ans, était Randolph Churchill, fils de l'actuel Premier Ministre britannique et descendant lointain du duc de Marlborough. Ses compagnons avaient réussi à le bloquer sur un pont de bois jeté sur une petite rivière. Quelques minutes encore, et il lui aurait fallu se rendre. Le jeune Randolph, à ce moment critique, jeta un coup d'œil sur le pont, un autre sur la rivière. Puis, enjambant froidement la balustrade, il se jeta à l'eau. Il faillit se noyer, car il savait à peine nager. Mais l'honneur était sauf.

Cette histoire montre mieux que toute autre chose que les Churchill ont le culte de la tradition. Elle indique également la qualité de l'homme que l'enfant de jadis est devenu. Officier dans l'armée britannique, Randolph Churchill se trouve actuellement en Egypte.

Il est né en 1911. Il porte le prénom de son grand-père, mais il ressemble trait pour trait à son père dont il a les yeux perçants, la mâchoire lourde et la carrure massive. Bien qu'il soit membre du Parlement, il n'a pas encore fait beaucoup de politique. C'est surtout comme journaliste et conférencier qu'il a, jusqu'ici, déployé son activité. Alors que les gens attendent, d'ordinaire, d'avoir des cheveux gris pour faire des conférences, il a commencé les siennes avant d'avoir vingt et un ans. C'était en 1932. Un beau jour, il décida brusquement de se rendre aux Etats-Unis et de dire leur fait aux Américains. La tournée fut plutôt orageuse. Mais, à son retour en Angleterre, Randolph était un homme connu et il trouva aussitôt un emploi dans un journal aux appointements de deux mille livres par an.

Journaliste, il fit surtout de la polémique, abordant indifféremment tous les sujets, indiquant à un Augustus John comment peindre et à Steve Donoghue comment courir le Derby. A quelque temps de là, il chercha tout naturellement à faire de la politique, se présenta plusieurs fois à des élections, subit divers échecs et réussit, en définitive, à obtenir un siège aux Communes.

A la déclaration de la guerre, il renonça à son mandat et rejoignit le régiment dans lequel, autrefois, avait servi son père. Un mois plus tard, il épousait Miss Pamela Digby, fille de Lord Digby, dont le nom, en Angleterre, fait autorité en matière hippique. Agée de vingt ans, douée d'une très grande beauté, Pamela Churchill aime les chevaux comme son père. Elle a également un penchant marqué pour la peinture et la musique.

Randolph Churchill a trois sœurs. L'une d'elles, Diana, qui est mariée à Duncan Sandys, également officier et membre du Parlement, lui doit son bonheur actuel. Duncan Sandys fut, en effet, à un moment donné, l'adversaire de Randolph pour un siège aux Communes. Diana Churchill participa à la campagne et fit, pour le moins, preuve d'autant de combattivité que son frère. Ce fut, pourtant, Duncan Sandys qui fut élu. Lorsque le résultat fut connu, il s'efforça de consoler la sœur de son concurrent.

— Nous nous reverrons sur le champ de bataille, répondit Diana.

— Pourquoi là seulement ? demanda Duncan.

Quelques semaines plus tard, ils étaient mariés.

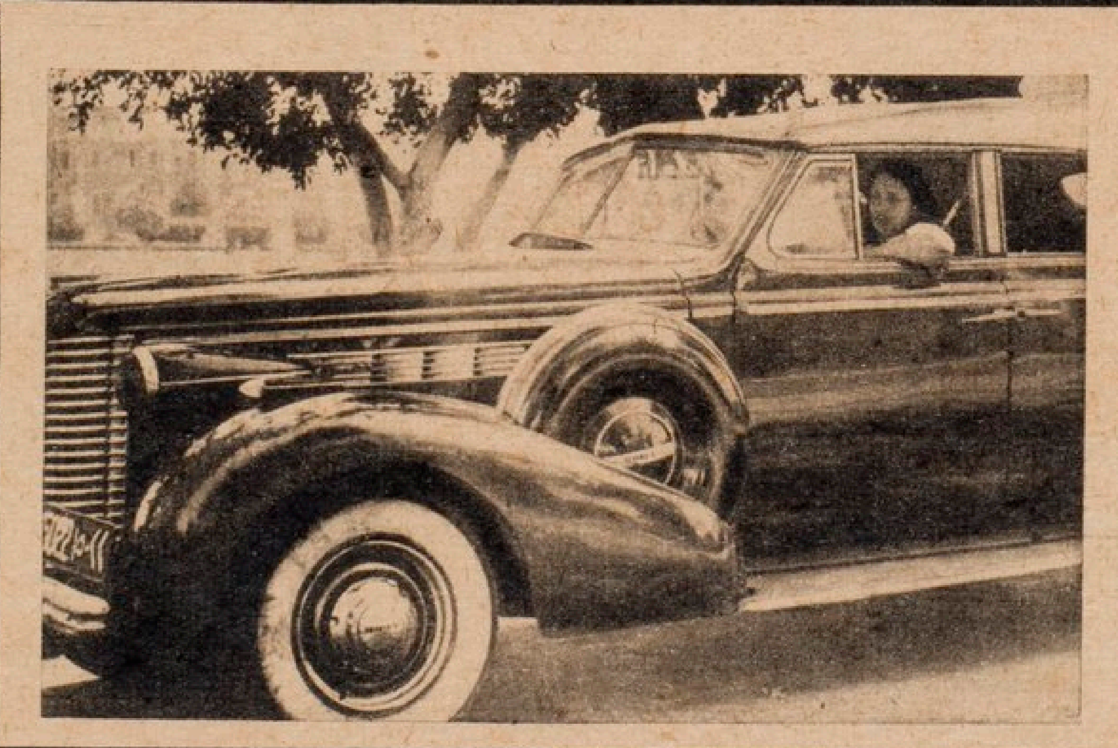
(Photo Bela)

UNE JEUNE FILLE

Fait son entrée dans la société égyptienne

QUI EST-ELLE ?

CONNAISSEZ-VOUS SON HISTOIRE ?



On la vit au volant d'une puissante auto, coiffée admirablement, habillée à la dernière mode, portant de somptueux bijoux. Elle attira les regards par ses grands yeux noirs, son teint mat, son aisance, son chic, sa façon de marcher, de se tenir, bref sa grâce.

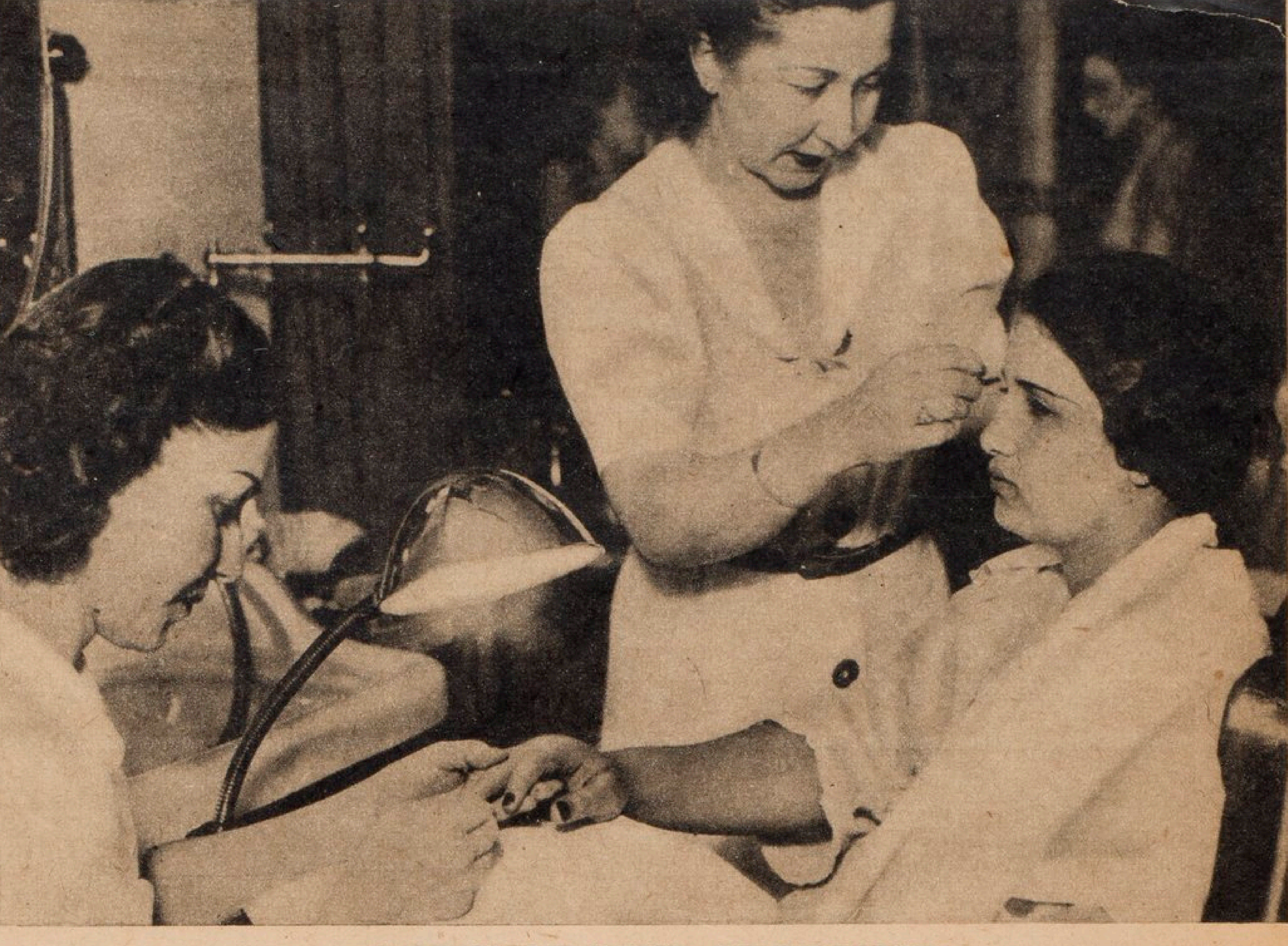


Un peu plus tard, on la remarqua installée avec des amies dans un établissement à la mode, sirotant avec joie un « drink » bien glacé. Et les yeux de se tourner vers elle, les gens de se demander : « Mais qui est-elle ? D'où vient-elle ? »

ET VOICI LA REPONSE A CES QUESTIONS

IL ETAIT UNE FOIS...





...UNE SERVANTE DE 20 ANS...

C'est notre confrère « Al Itnein » qui a eu une idée.

Bernard Shaw n'avait-il pas fait d'une marchande de fleurs de Whitechapel une duchesse ? Pourquoi ne pas transformer une petite servante en dame du monde ?

C'était une gageure, mais elle fut tenue...

Un rédacteur s'en fut à la recherche de la servante. Il la rencontra au moment où elle sortait d'une épicerie. Interrogée, elle déclina son identité : Rakia Mohamed Chérif, au service d'un avocat habitant rue Daramalli, elle touche 150 piastres par mois.

QUAND LE REVE SE REALISE

Pourtant, le journaliste lui offrait, fort sérieusement, de la transformer en femme du monde. Elle commença par rire. Mais non. Justement on se trouvait devant une cordonnerie. Elle essaya une paire de chaussures du soir et des souliers sports. Le journaliste paya 200 piastres. «Est-ce un fou?» se demandait Rakia. Pourtant, la voici dans une grande maison de couture : deux robes du soir : 20 livres ; une robe d'après-midi : 3 livres ; des dessous en soie, un corset, un soutien-gorge, des bas... Et maintenant, en route chez le coiffeur. Il fallait prendre rendez-vous, mais l'artiste capillaire, mis au courant du « cas », lâcha tout et se consacra à Rakia. Alors qu'on la coiffait, une manucure s'occupait de ses mains.





UN VERITABLE MIRACLE

Qui aurait reconnu en cette splendide jeune fille en train de savourer une coupe de champagne au bar d'un grand hôtel, la petite « boniche » qui frottait le parquet, allait faire le marché et s'occupait des gosses de l'avocat, son patron ?

Le hasard d'une rencontre à la porte d'une épicerie l'a transformée. Aujourd'hui elle regarde la vie, et les hommes aussi, bien en face. Son étoile monte et ses rêves de même. « Qui sait, se demande-t-elle, peut-être un jour deviendrai-je star de cinéma ? »

Car elle apprend à danser et à chanter.

Le miracle s'est opéré, et avec quelle rapidité !

DANS L'AMBIANCE DU MENA

Au Mena House où on la conduit, elle se tient fort bien. Sa voix, ma foi, est devenue harmonieuse, ses gestes aussi. Mieux que la duchesse de « Pygmalion », elle est entrée dans la peau de son personnage. Alors que la duchesse n'était sortie que de la fertile imagination de G.B.S., Rakia Mohamed Chérif existe en chair et en os. Elle est là, attablée, souriant à la vie, heureuse. Elle vit un véritable miracle. On lui demande si elle croit que ça peut durer. « Pourquoi pas ? » répond-elle.

De son ancienne vie, elle se souvient à peine. Tout la destinait à une vie de luxe, affirme-t-elle. De l'instruction ? Elle en aura ; cela s'acquiert comme les robes, le rouge à ongles et les manières. Il n'y a qu'à vouloir, et Rakia Mohamed Chérif veut... elle veut de toute la force de ses vingt ans !

LES LIVRES

Le mauvais infirmier. *Fernand Leprette, aux éditions Horus, Le Caire.* — L'oiseau d'Orient. *Tewfick El Hakim, aux éditions Horus, Le Caire.* — L'abolition du système de l'iltizam sous le règne de Mohamed Aly. *Mohamed M. Tewfick, imprimerie El Etemad, Le Caire.*

Le mauvais infirmier

Cet ouvrage est certainement l'un des plus intéressants et des mieux écrits qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps. C'est un livre sur la guerre, pas sur celle-ci, mais sur la dernière, dont les péripéties différaient peut-être des événements auxquels nous assistons, mais dont les combattants étaient, à beaucoup de points de vue, pareils aux hommes qui luttent actuellement.

Le mauvais infirmier, c'est Jean Caufourier. A la veille de la déclaration de la guerre, il apprend, comme des milliers d'autres jeunes Français, qu'il est mobilisé. Il est aussitôt partagé entre deux sentiments. D'une part, la joie d'être affecté au service de santé en un point tranquille de l'arrière, la sensation égoïste de se savoir à l'abri du danger. D'autre part, une espèce de remords, provenant du fait qu'il ne fera qu'à demi son devoir, alors que tant d'autres vont combattre sur le front. Cette opposition entre ces deux sentiments constitue le fond de l'ouvrage. Tour à tour, Jean Caufourier se laissera prendre par l'un ou par l'autre. En deux cents pages, M. Fernand Leprette nous expose dans les moindres détails le drame qui se joue dans le cœur et dans l'esprit de son héros. Au fur et à mesure, cependant, que les jours passent, Jean Caufourier apparaît comme de plus en plus obsédé par une idée fixe qui est de faire la guerre pour de bon. Il prête une oreille de plus en plus attentive à la voix de ce qu'il croit être son honneur, à l'appel de ce qu'il pense être la gloire. Il lui faudra, pourtant, cinq longs mois pour adresser au généralissime une demande d'incorporation dans l'infanterie, geste dans lequel il sera suivi par ses camarades.

« Le mauvais infirmier » est, avant tout, une étude de caractère. A ce titre, l'ouvrage fait une place des plus larges à la psychologie. Il risquait, dans ces conditions, de tomber dans les longueurs et l'aridité. Il n'en est heureusement rien. M. Fernand Leprette possède à un degré élevé l'art de conter. Il a le sens du détail qui retient, de la notation qui intéresse. Son livre se lit avec plaisir de bout en bout. Et cela d'autant plus que le travail d'analyse auquel il se livre est admirablement servi par une langue très pure et, au surplus, très réaliste.

Pourquoi M. Fernand Leprette nous a-t-il raconté l'histoire de Jean Caufourier ? Il l'explique dans une préface adressée à Georges Duhamel qui, au cours de l'autre guerre, a également fait partie du service de santé de l'armée française. « Le mauvais infirmier » a été écrit d'abord parce que l'auteur était justement désireux de décrire une guerre qu'il a faite, ensuite parce que le cas de Jean Caufourier est loin d'être un cas unique et que le débat moral qu'il a connu peut s'imposer à des milliers de jeunes gens qui, tout comme lui, devront s'efforcer de concilier des sentiments contraires. En racontant l'histoire du mauvais infirmier, M. Fernand Leprette n'a nullement cherché, en tout cas, à faire à travers lui l'apologie du candidat-héros, pas plus, d'ailleurs, que son procès.

On peut ne pas être d'accord sur la décision prise par Jean Caufourier au bout de ses cinq mois de réflexions, de même qu'on peut s'étonner du débat même qui l'agite. Georges Duhamel, qui a lu le manuscrit de M. Fernand Leprette il y a une dizaine d'années, a porté sur le mauvais infirmier un jugement assez dur : « Je le plains, a-t-il écrit à Fernand Leprette, car il ne sera pas plus content de soi dans la tranchée. Son orgueil est grand, mais aveugle. Il ne sait pas que le saint est celui qui tâche de bien faire à la place où le hasard l'a mis. Il ne sait pas que la véritable humilité est de ne pas souhaiter briller par une plus grande misère. Jean a vécu près des blessés et des mourants, il ne les a pas vus, il n'en dit rien, il n'en sait rien. Tout occupé de soi, peut-être même qu'il ne les entend pas gémir. Il ne songe qu'à sa gloire. »

Orgueilleux, Jean Caufourier l'est assurément. Aveugle, il l'est aussi. Bien plus, cependant, que le désir de briller, il avait, nous dit M. Fernand Leprette, « celui de faire la paix avec lui-même en rejoignant la confrérie anonyme du feu ». Ses défauts n'enlèvent rien à l'humanité de son caractère et Jean Caufourier demeure un cas qui mérite qu'on s'y arrête longuement.

■

L'oiseau d'Orient

Nous avons, au cours de ces dernières années, vu paraître un nombre considérable d'ouvrages traitant de conflits dus aux différences existant entre la mentalité orientale et la mentalité occidentale. A part quelques rares exceptions, ces ouvrages étaient tous d'une qualité discutable. Le livre de M. Tewfick El Hakim, à qui nous devons une série d'œuvres subtiles, dont le fameux « Journal d'un substitut de campagne en Egypte », ne ressemble en rien à tout ce qui a été publié jusqu'ici dans ce domaine et il s'écarte délibérément des sentiers déjà battus.

L'oiseau d'Orient, c'est Mohsen, un jeune Egyptien vivant à Paris où il fait ses études. L'esprit largement ouvert aux grandes idées de son siècle, il passe la moitié de son temps avec ses livres et l'autre à observer les gens qui vivent autour de lui. Il a des amis, les Ferrié, qui le renseignent sur les idées et les coutumes d'Occident et qui l'aident à réaliser les problèmes sociaux que le peuple de France affronte. Mohsen, c'est le nom de l'étudiant, est parfaitement heureux. Il l'est d'autant plus que sa vie a désormais un but supplémentaire. Il est amoureux d'une des caissières du théâtre de l'Odéon à laquelle il fait la cour à sa façon. Tous les soirs, il fait de longues stations devant le théâtre. Puis, quand les guichets sont déserts, il adresse en rougissant un salut à sa belle, échange deux mots avec elle et disparaît très vite, en attendant le lendemain.

Ses amis critiquant son platonisme, Mohsen, un jour, se décide à aller plus loin. Il suit Suzy, apprend où elle habite et vient s'installer dans le même hôtel, dans une chambre située juste au-dessus de la sienne. Il ne tarde pas à lier connaissance avec elle, l'invite au restaurant, reçoit un soir sa visite dans sa chambre. Et le miracle longtemps souhaité se produit : Mohsen tient Suzy entre ses bras.

Son amour satisfait, il connaît des jours de bonheur sans nuages. Mais un jour, au restaurant, à cause d'un ami de Suzy, une discussion éclate entre les deux amoureux. Et c'est la fin du merveilleux roman de Mohsen. Il se console de sa déception en se plongeant à nouveau dans ses livres, en écoutant rêver les poètes et chanter les musiciens. Il se lie de plus en plus avec un Russe, Ivanovich, personnage très pittoresque à l'esprit exalté, et cette liaison est prétexte à diverses digressions d'ordre philosophique ou social. Ivanovich, qui est atteint de tuberculose, meurt en conseillant à Mohsen de retourner vers son Orient natal, mais Mohsen songe avec amertume que l'Orient lui-même a perdu beaucoup de sa pureté primitive.

Tel est le livre. Il est des plus simples au point de vue de sa conception et ne comporte aucune situation embrouillée, aucune note contre nature. La brève étude amoureuse qui lui sert de thème permet, cependant, à l'auteur de souligner admirablement le conflit de mentalités qui oppose l'Orient à l'Occident. Parce que c'est un Oriental, Mohsen trouve naturel de soupirer pendant des semaines et des semaines après Suzy. Parce que c'est un Oriental, il se meut avec beaucoup plus d'aisance dans le rêve que dans la réalité, ignorant comment s'y prendre pour matérialiser son amour et éprouvant un grand embarras lorsque Suzy, enfin, lui tombe dans les bras. Parce que c'est un Oriental, enfin, Mohsen accorde une importance essentielle à sa liaison avec Suzy, alors que celle-ci ne la considère que comme une simple aventure. Si Mohsen était un peu plus au courant des coutumes d'Occident, il ne serait pas rebiffé comme il l'a fait contre la coquetterie de Suzy, au moment de leur rupture.

Tout cela est exposé sans la moindre grandiloquence et avec une finesse de touche qui est la preuve d'un grand talent. A aucun moment, l'ouvrage ne sent la thèse, et cela augmente de beaucoup le plaisir que l'on a à le lire. Le récit est, dans une large mesure, servi par une forme alerte et subtile qui apparaît avec netteté à travers l'adaptation de MM. Horus Schenouda et Morik Brin.

■

L'abolition du système de l'iltizam sous le règne de Mohamed Aly

M. Mohamed M. Tewfick, archiviste-paléographe attaché au service des archives générales de l'Etat, vient de faire paraître sur cette question une thèse traduite de l'arabe par M. Ibrahim El Mouelhy et qui est le résultat de longues recherches dans les documents de l'époque du fondateur de la dynastie actuelle. Cette thèse, qui complète les travaux des historiens étrangers qui se sont déjà penchés sur ce sujet, indique avec clarté les diverses étapes de la modification du système des impôts au début du XIXe siècle. L'iltizam est la concession autrefois accordée par l'Etat à des particuliers de percevoir, moyennant une redevance, les impôts en son nom. Les bénéficiaires de l'iltizam étaient connus sous le nom de moultezims. Sous Mohamed Aly, les moultezims faisaient preuve d'une grande négligence dans leurs fonctions, et c'est ce qui poussa le vice-roi à entreprendre la modification du système fiscal. Cette modification, commencée en 1809, fut poursuivie en 1814 et achevée en 1819.



L'ANNIVERSAIRE DU PRESIDENT EDOUARD BENES

S.E. le Dr Edouard Bénès, président de la République tchécoslovaque, et S.E. le Général Sikorski, président du Conseil de Pologne, passent en revue les troupes tchécoslovaques et polonaises quelque part en Angleterre. A cette occasion, le président Bénès a déclaré :
« Nous allons nous battre sur le sol et aux côtés d'un pays qui, dans tous les domaines, et notamment dans celui de la morale et de la culture, représente, incarne tout ce qui nous est cher. »

NOS CONTES

UN DE LA R.A.F.

Bill s'approcha de son camarade d'équipe.

— Hello, Johnny ! Pourquoi donc ce visage renfrogné ?

— Cette question ! répondit Johnny, en levant la tête et en se balançant d'un air indigné sur la chaise d'osier dans laquelle il était confortablement assis, à la porte du hangar de remise, le commandant vient de m'infliger quatre jours d'arrêt...

— Encore une de tes sacrées blagues, je parie ! Le commandant Todd est cependant un brave homme. As-tu donc oublié le couplet que tu chantais ce matin seulement ? « Tood, Tood, is very good », etc.

Johnny sourit. Il allait répondre, quand un sergent passa, grassouillet, robuste, plein de prestance dans son uniforme bleu.

Dans ce camp d'entraînement du nord-est de l'Angleterre, la vie se déroulait joyeuse et facile. Tous ces jeunes hommes, qui avaient afflué, il y a peu de temps, des quatre coins de l'Empire, s'adonnaient à leur tâche avec un zèle, un dévouement et un entrain qui forçaient vraiment l'admiration.

Ils n'étaient, hier, que de simples épiciers, boulangers ; d'obscurs journalistes ou, pour quelques-uns, des hommes du monde. Ils étaient en train, aujourd'hui, de devenir des aviateurs, dont les exploits seront vantés, tous les jours, par la presse du monde entier. La haine du nazisme les avait réunis dans ce camp d'aviation, sans discrimination. Ils n'avaient plus qu'une seule âme et leurs efforts collectifs ne tendaient que vers un même but : servir.

Bill Stubbs et Johnny Green appartenaient à la meilleure société de Londres. Quelques mois auparavant, la vie leur apparaissait uniquement comme devant être une suite ininterrompue de matches de golf et de « cocktail-parties ».

Versés tous les deux dans l'aviation quand la guerre éclata, ils se retrouvèrent avec plaisir dans ce camp d'entraînement, où ils ne tardèrent pas à former équipe. Ils avaient déjà, chacun, une centaine d'heures de vol à leur actif, et ce bilan les remplissait d'un vif orgueil.

Ce jour-là, le commandant de l'escadrille était parti quelque part en Angleterre prendre livraison d'un nouveau type d'appareil, dont on disait beaucoup de bien, et qu'on devait essayer dès son arrivée.

Les deux conscrits continuaient à bavarder près du hangar où était remisé leur appareil, quand un groupe de gradés, parmi lesquels se trouvait le commandant Tood, vint à passer. Les deux jeunes gens se raidirent et se mirent au garde-à-vous.

— Bill, dit le commandant Tood, qui ne parlait toujours que par monosyllabes, une mission très importante vous sera confiée. Nouveau type d'avion de reconnaissance à essayer. Parcours : deux mille kilomètres. Un siège. Rompez.

Les jeunes aviateurs étaient habitués au beau langage du commandant Tood. Aussi était-ce du chef-instructeur Brent qu'ils recevaient généralement les dernières instructions.

Un quart d'heure plus tard, l'avion était amené à l'aérodrome. Bill s'installa au poste de pilotage.

— La « météo » vient de nous avertir que le temps est à l'orage, prononça le chef-instructeur Brent, en arrivant. Ne commettez pas d'imprudence et tâchez surtout de ne pas vous perdre. Allez !

* * *

L'avion avait pris de la hauteur, dominant une mer de nuages immaculés, dont la partie supérieure, formée comme de cristaux de glace, reflétait les rayons du soleil.

L'aiguille de l'altimètre marqua : 700-800-900-1000. Bill se sentit heureux. Grisé par l'espace infini qui s'étendait devant lui, il oubliait la notion de l'heure. Où se trouvait-il au juste ? Il chercha des yeux sa boussole et tressaillit. Il ne vit qu'un cadran brisé et une aiguille immobile.

— Diable ! fit-il. Les choses se compliquent.

Le temps s'écoula. Bill cherchait toujours à s'orienter. Fonçant à travers les nuages, il aperçut la mer, une mer immense, calme et limpide.

— Je suis perdu, bel et bien perdu...

Il calcula le temps écoulé et la vitesse de l'appareil. « Je dois être à mi-chemin entre la côte anglaise et la Hollande », se dit-il. Soudain, des points lumineux éclatèrent à quelque distance. Bill en compta sept. Les points se rapprochèrent. Plus de doute : c'étaient des avions dont les ailes métalliques brillaient sous l'effet des rayons du soleil. L'avion de Bill fit une embardée et monta verticalement vers le nuage le plus proche. Ainsi abrité, Bill essaya d'identifier la nationalité des appareils qui s'approchaient. Amis ? Ennemis ? Bill scruta intensément l'espace. Les avions volaient assez bas, en zigzagant au-dessus de la mer.

Le cœur de Bill bondit de joie dans sa poitrine. Le profil des appareils se faisait de plus en plus net, et il reconnaissait maintenant la forme imposante en même temps que sinueuse des « Wellington ».

— Dieu soit loué ! pensa-t-il. Ce sont des avions qui regagnent leur base. Je vais me joindre à eux.

Les sept bombardiers passaient à cet instant au-dessous de lui. Ils n'avaient pas encore remarqué la présence de l'avion de reconnaissance. Et comme Bill faisait une vrille, qu'il crut habile, et essayait de les suivre, il aperçut deux des appareils se détacher du groupe et monter à toute vitesse dans sa direction, tandis que les autres poursuivaient tranquillement leur route.

Arrivés à une distance raisonnable, les deux bombardiers se séparèrent brusquement et Bill, le corps soudain glacé, aperçut distinctement quatre mitrailleuses cracher des rafales de flammes.

— Malédiction ! s'exclama-t-il. Des « Heinkel » !

A cet instant, face au danger mortel qui surgissait, Bill sentit tout son courage revenir. Avec le plus grand sang-froid, et sans s'occuper davantage des mitrailleuses qui continuaient à crépiter furieusement à deux cents yards à peine, le jeune pilote fit un brusque virage et piqua droit vers la mer. Désemparés par cette habile manœuvre, les aviateurs ennemis, qui avaient déjà « homologué » par anticipation cette « pièce » à leur actif, firent un même mouvement tournant, qui les rapprocha rapidement l'un de l'autre. La collision qui suivit fut effroyable. Les deux avions noirs vacillèrent et plongèrent dans la mer, au milieu d'un nuage de fumée. En un instant, ils avaient disparu dans l'eau.

Bill, qui avait assisté avec stupéfaction à ce spectacle tragique, poussa un profond soupir de soulagement. Le destin l'avait servi. Il se sentait d'ailleurs très fier, car il venait d'inscrire à son actif — bien involontairement du reste — deux avions ennemis. Mais aurait-il jamais l'occasion de raconter sa prouesse ? Perdu sans rémission au milieu des airs, son moteur donnant déjà des signes évidents de fatigue, quelle décision devait-il prendre ?

Le soir tombait. Il y avait exactement cinq heures que Bill avait quitté l'aérodrome. Le commandant Tood devait être bien impatient. Et Johnny ? Il devait se ronger d'inquiétude.

Le moteur commençait à donner des signes d'arrêt. Le cœur serré, Bill voyait venir l'instant fatal où l'appareil, faute de carburant, plongerait dans la mer. Il pouvait sauter en parachute. Mais à quoi cela lui servirait-il ? Au lieu d'une mort rapide et glorieuse, c'eut été une lente et effroyable agonie...

Avait-il une chance sur mille d'être aperçu et recueilli par quelque navire ?

La nuit approchait et la mer commençait déjà à devenir houleuse...

L'avion volait à très basse altitude et le jeune aviateur avait abandonné tout espoir de salut. Fier et résolu, il attendait la catastrophe imminente avec le plus grand calme. Si la mort devait venir, elle le trouverait prêt. En entrant en service, n'avait-il pas déjà fait le sacrifice de sa vie ?

Tandis que le jeune pilote parcourait mélancoliquement du regard l'étendue de la vaste mer, il eut un haut-le-corps. Là-bas, à un mille de distance, que venait-il d'apercevoir ? Mais oui, le doute n'était pas permis. C'était bien un bateau. Mais, et celui-ci n'en était-ce pas un également ? Tiens ! un troisième ! Il s'agissait donc d'un convoi. Bill sentit l'espoir renaître en lui. Un coup enthousiaste du manche à balai fit pivoter l'avion dans la direction des bateaux, et le pilote constata, quelques secondes plus tard, que les navires étaient escortés par deux contre-torpilleurs battant pavillon britannique. Bill frémit de joie. Les bâtiments de guerre avaient dû reconnaître les couleurs de son avion, car ils poursuivirent tranquillement leur route.

Soudain, tandis que l'appareil se rapprochait du premier bateau en vue, l'aviateur ressentit un autre choc. Au-dessous de l'avion, à une dizaine de mètres à peine, un long sillon d'écume venait d'apparaître sur l'eau. Le périscope d'un sous-marin ! Celui-ci disparut au bout d'un moment, pour rejaillir quelques secondes plus tard. Bill aperçut distinctement la forme sombre que l'énorme requin dessinait à quelques mètres sous l'eau. En un clin d'œil, le pilote imagina la scène : le commandant du sous-marin, l'œil rivé au périscope, devait donner à cet instant précis ses derniers ordres pour l'attaque. D'une seconde à l'autre, la torpille allait jaillir de son tube d'acier et opérer son œuvre de destruction et de mort. Il était déjà trop tard pour signaler aux destroyers la présence du corsaire. A cet instant solennel, qui compte dans une existence, Bill Stubbs sentit que son pays lui réclamait d'accomplir le suprême sacrifice. Il n'hésita point.

L'avion passa comme une trombe et alla s'écraser, au milieu d'une énorme gerbe d'eau, sur la coque du submersible.

* * *

Quand il reprit connaissance, la première voix qu'il entendit fut celle du chef-instructeur Brent, penché sur son lit d'hôpital.

— Le commandant du destroyer qui t'a recueilli a juré par tous ses dieux que c'était là l'acte le plus héroïque auquel il lui a été permis d'assister au cours de cette guerre...

— Et le commandant Tood ?

Bill reconnut avec une certaine émotion la voix de Johnny.

— Tood ? répondit le chef-instructeur. Tood a dénié à notre ami le titre de héros. Bien que la « Victoria Cross » lui ait été décernée au lendemain de son exploit, le commandant a dit textuellement ceci : « Ce n'est qu' « un de la R.A.F. »...

(Adapté de l'anglais)

Délassons-nous...

LE COIN DU DETECTIVE

LA DISPARITION DE M. BAKER

Lorsque la jolie Mrs Baker, de Holloway Road, à Londres, ne vit pas rentrer son mari à la maison, elle alerta la police. Une enquête rapide dans les commissariats révéla qu'aucun homme répondant au signalement donné par Mme Baker n'avait été retrouvé victime d'un accident. M. Baker avait-il fui le domicile conjugal ? Voilà qui ne paraissait guère vraisemblable : âgé de 45 ans, Nathaniel Baker était très épris de sa femme, de 22 ans sa cadette. On se rendit au bureau de M. Baker, situé dans une rue étroite non loin de l'Embankment. Là on apprit avec étonnement que M. Baker n'y venait que rarement et, quoique s'occupant officiellement d'importations et d'exportations, ne semblait pas faire d'affaires. Comme employée, il n'avait qu'une vieille secrétaire presque sourde et aveugle.

Mme Baker déclara que son mari lui avait demandé de ne pas le visiter dans son bureau, et même de ne pas lui téléphoner, car cela l'empêcherait de travailler.

La police parvint facilement à établir que la maison Baker ne fonctionnait point. Elle ne pouvait donc que servir d'alibi à son propriétaire.

On supposa que M. Baker se livrait au trafic de stupéfiants ou d'armes et qu'il avait été enlevé par des membres d'une bande rivale. Mais rien ne vint confirmer cette hypothèse.

Un jeune inspecteur de Scotland Yard déclara soudain à ses chefs qu'il se chargeait de résoudre l'énigme de la disparition de M. Baker.

— J'ai un point de départ excellent ! dit-il.

(Lire la solution à la fin de cette rubrique).

RIONS UN PEU

A L'EXAMEN

— Par quels produits la ville d'Agen est-elle célèbre ?

— Par ses agendas, monsieur.

ROSSERIE

— Vous avez eu tort de ne pas venir chez les Z... : on a joué aux jeux d'esprit.

— Tiens ! on pratique les jeux de hasard ?

— Comment ça !

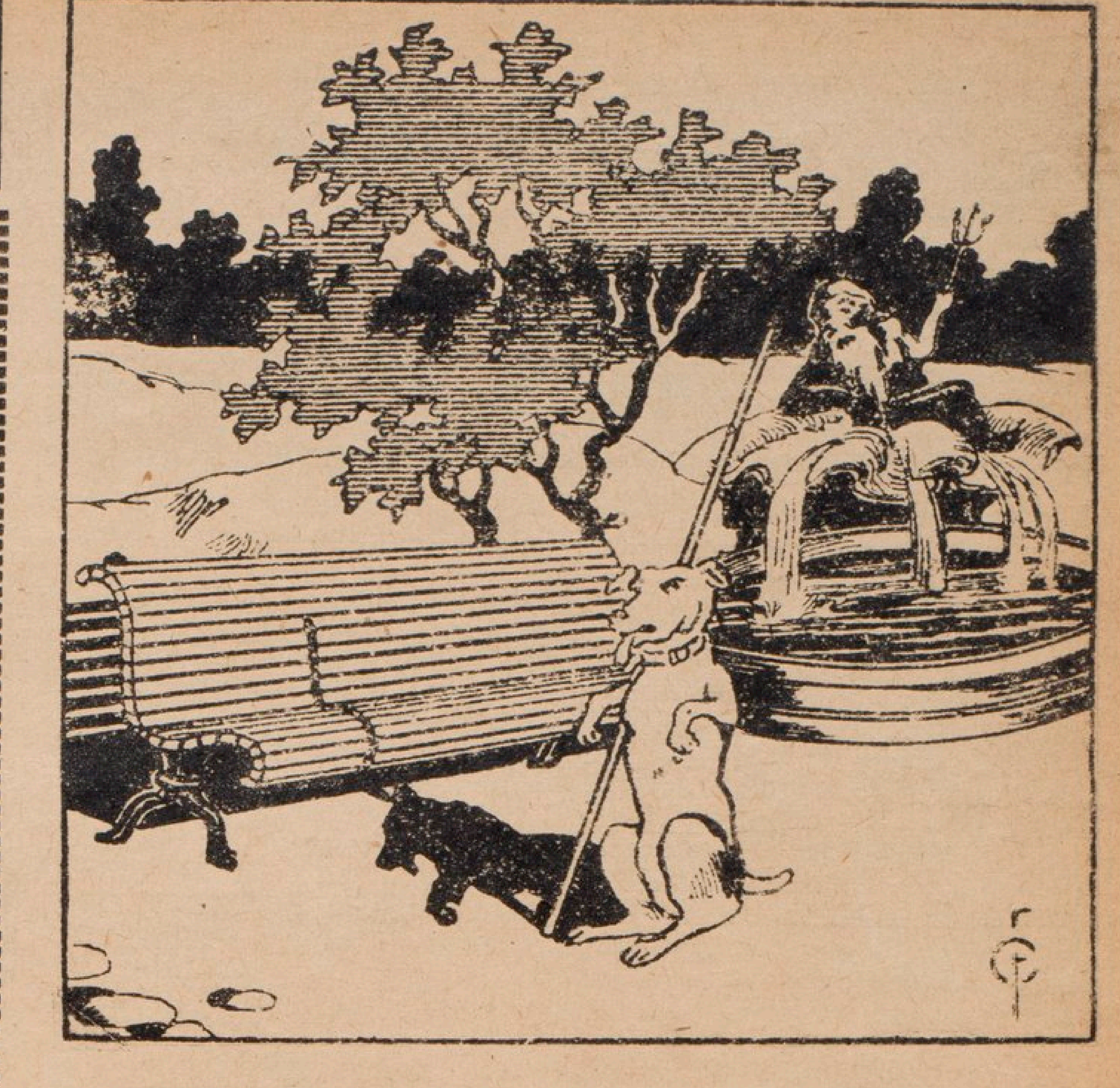
— Dame !... si on trouve de l'esprit chez eux, c'est du pur hasard !

SIMPLIFICATION

C'est un homme d'ordre. Tous les mois, il relève les comptes du ménage.

— Tiens, remarque aujourd'hui sa femme, tiens, tu fais ton addition de bas en haut ?

— Oui, pour aller plus vite. Comme ça, du même coup, je fais l'addition et la preuve.



SIMPLE QUESTION

Voici un chien savant qui exécute des exercices intéressants ; mais où est donc son maître qui commande la manœuvre ?

LETTRE REÇUE

par une institutrice

« Chère madame.

« Veuillez esscusé Charles s'il an pu allé a les colles aujordui.

« Il a du faire le chronométreur pour son père ; hier, vous lui avez demandé sur le devoir : « Si un champ a quatre kilomètres caré, combien de temps à un homme qui fait du cinq à l'heure pour en faire trois fois et demi le tour?»

« Comme Charles n'est pas encore un homme, y a fallu que son père y s'y colle.

« Y sont partis de bonne heure ce matin et y reviendront tard c'te nuit.

« Chère madame, faites dans votre prochain problème que sa soye une dame, car quoique j'ai pas trop de temps à perdre, vaut encore mieux que ce soye moi que mon mari qui perde une journée.

« Recevez, chère madame, mes salutations respectables.

« Femme GIGNARD, cultivatrice.»

VERS CELEBRES

Chacun des vers ci-dessous contient une faute. Il s'agit, après avoir trouvé les auteurs de ces vers, de déterminer les fautes. Réponses à la fin de cette rubrique.

1 — « La grammaire, qui sait commander jusqu'aux rois
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois ». (Molière)

2 — « La critique est facile, mais l'art est difficile ». (Boileau)

3 — « Objets inanimés, possédez-vous une âme ?» (Lamartine)

4 — « A genoux, devant Dieu, Moïse ayant pris place ». (Vigny)

5 — « Je suis maître de moi, et de tout l'univers ». (Corneille)

LOGIQUE...

Samosthène a dit que les Crétois étaient menteurs, mais il était Crétois lui-même. Or, s'il avait raison et si, par conséquent, tous les Crétois étaient menteurs, Samosthène ne disait pas la vérité et, par conséquent, les Crétois n'étaient pas des menteurs. Il fallait donc croire Samosthène et admettre que les Crétois étaient menteurs. Mais alors, il ne faut plus croire Samosthène et les Crétois ne sont pas menteurs. Aussi... donc... !

UNE SEULE FLECHE
qui pourrait tuer
250 HOMMES...

Avouons-le : les histoires de flèches empoisonnées dont se servaient certaines peuplades d'Afrique nous ont toujours laissés un peu sceptiques... C'est un tort ; ce mode de combat est toujours en vigueur. C'est, du moins, ce que nous affirme le Dr Raymond, au retour d'une mission chez les sauvages. Sur trente-neuf « accidentés » qu'il a eu l'occasion d'examiner, voire d'autopsier, sept avaient été incontestablement tués par des projectiles envenimés.

Les flèches ont de douze à vingt centimètres de longueur ; elles sont donc relativement petites ; mais leur tête métallique est entourée d'une matière végétale : fleur, feuille, résine, trempée dans un poison. Un des produits couramment usités est l'ouabaïne, préparée à l'aide d'un végétal dénommé kacokanthéra ouabaico. Les indigènes ont su, avec un génie intuitif véritablement extraordinaire, trouver au milieu d'une végétation comportant des dizaines de milliers d'espèces, les deux ou trois plantes capables de donner la mort. Ils font d'ailleurs largement les choses, puisqu'une seule flèche porte une quantité suffisante de poison pour faire passer de vie à trépas deux cent cinquante hommes ! Généralement, la victime, même blessée très légèrement, meurt dans un délai de vingt minutes à deux heures.

Les autopsies ne révélant pas de troubles caractéristiques sur le cadavre, les médecins européens ne constatent la présence du poison que par l'existence de la plaie et une analyse chimique. Par contre, les chefs africains, eux, savent immédiatement à quoi s'en tenir au simple aspect de la peau de la victime. Mais ils n'ont pas voulu dévoiler leur secret...

COMBIEN IL EXISTE D'ALPHABETS

On a dénombré 400 alphabets dont plusieurs, à la vérité, ne sont plus en usage.

Les alphabets italien, grec, danois, gothique, suédois, saxon, portugais et français comportent 24 caractères.

Nous trouvons ensuite : le hollandais et l'allemand, 26 caractères ; l'espagnol, 27 caractères ; l'arabe, le hongrois, 28 caractères ; le persan, 31 et le copte 32 ; le turc, le bohême, 33 ; le polonais, 34 ; le russe, 35, l'arménien et le georgien, 38 ; le slave et le sanscrit, 50.

L'éthiopien a 202 signes et le japonais plus de 3.000.

QUELQUES PENSEES

Le mépris mutuel, c'est la paix sur la terre. (Anatole France)

Ce que certains hommes pardonnent le moins à une femme, c'est qu'elle se console d'avoir été trahie par eux. (Paul Bourget)

Ne vaut-il pas mieux devenir l'esclave d'un dieu, d'un maître, d'une doctrine que demeurer l'enfant libre mais solitaire et las et qui à certaines heures voudrait bien mourir ? (Mauriac)

SOLUTIONS

POUVEZ-VOUS REPONDRE ?

1. — Tyrone Power, Tim Holt, Noah Beery Jr., Douglas Fairbanks Jr., Lon Chaney Jr.
2. — Errol Flynn et Gilbert Roland.
3. — a) Ann Sheridan, b) Olivia de Havilland, c) Dana Dale.
4. — Emil Jannings.

VERS CELEBRES

Réponse : 1. *commander* est mis à la place de « *régenter* ». — 2. *facile* à la place de « *aisée* ». — 3. *possédez-vous* à la place de « *avez-vous donc* une âme ». — 4. *à genoux* à la place de « *Et debout* ». — 5. *de tout* à la place de « *comme de* ».

LA DISPARITION DE M. BAKER

Muni de renseignements détaillés concernant le physique de Baker, l'inspecteur examina à la morgue tous les cadavres non identifiés. Un corps était bien de la même taille que celui du disparu. C'était le cadavre d'un mendiant écrasé par un autobus. L'inspecteur trouva sur sa poitrine une cicatrice mentionnée par Mme Baker. Il tira la barbe du mort, et elle se détacha. C'était Baker déguisé en mendiant. L'honorable M. Baker gagnait sa vie en se livrant à la mendicité.

Mrs Baker se consola de ce drame en héritant de 10.000 livres sterling que son mari-mendiant lui avait léguées par testament.

MONSIEUR FAKIR

L'ANNEAU MYSTERIEUX

Après avoir attaché un anneau, comme il sera expliqué plus loin, au milieu d'une ficelle, vous enfilez trois autres anneaux semblables au premier ou même plus petits dans les deux extrémités de la ficelle, que vous faites tenir solidement par quelqu'un, de manière que ces trois anneaux reposent sur le premier.

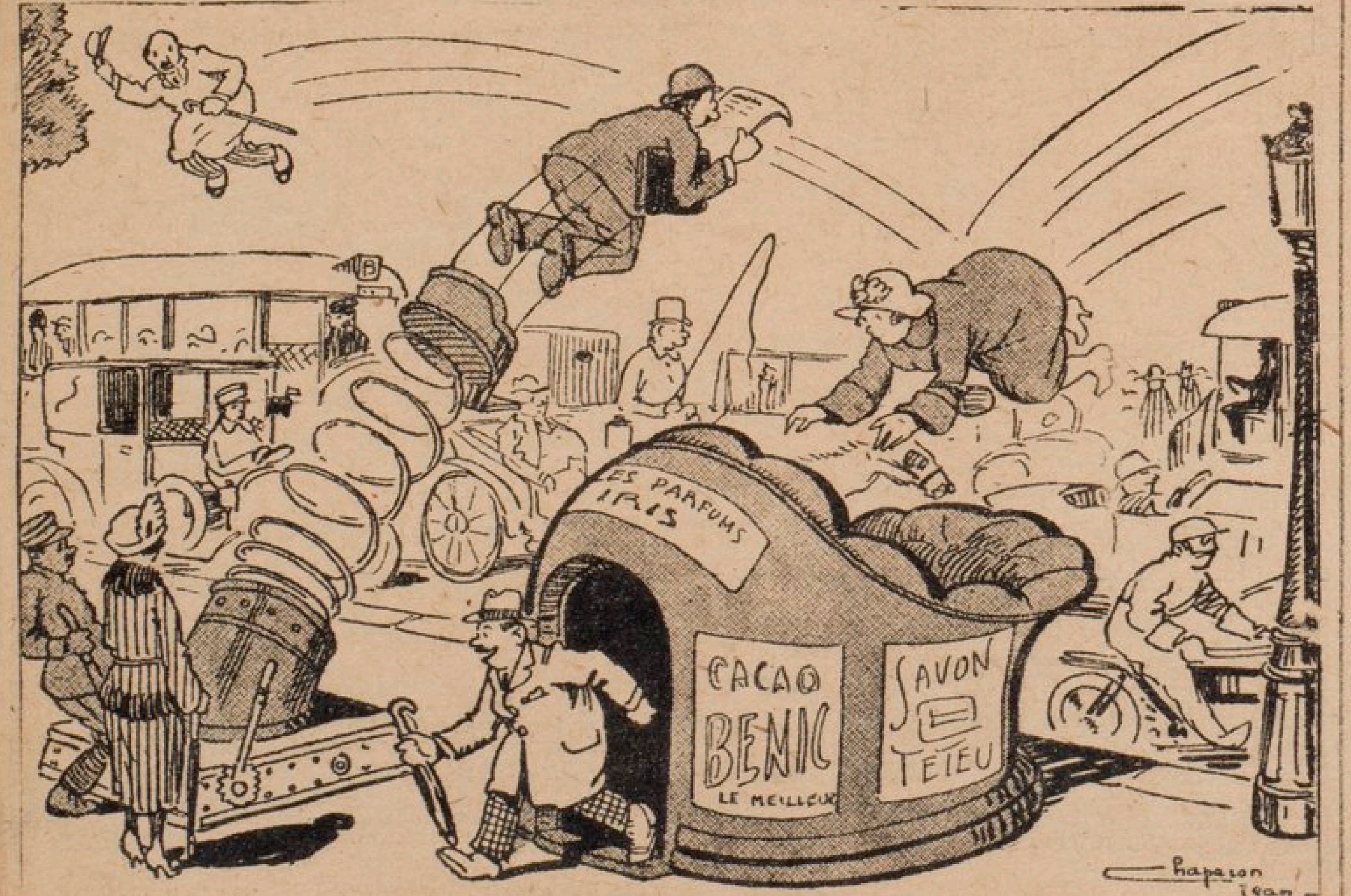
Vous dites à la personne : « Ne lâchez pas les deux bouts.» Puis, recouvrant les anneaux d'un mouchoir tenu d'une main, de l'autre, par-dessous... Vous détachez instantanément les quatre anneaux.

Le mystère n'en est pas un. Il vous suffira d'avoir attaché le premier anneau comme l'indique le croquis n° 2. Vous remarquez qu'il suffit de faire passer la boucle autour de l'anneau pour que ce dernier se détache, et pourtant, à première vue l'anneau semblait très solidement pris dans un nœud coulant bien serré.

FIG 1

FIG 2

UNE INVENTION D'EDISON II



La machine à traverser les boulevards

POUVEZ-VOUS REPONDRE ?

1. — Nommez cinq acteurs de cinéma dont le père fut jadis une vedette cinématographique.

2. — Quels sont les deux meilleurs escrimeurs parmi les acteurs de Hollywood ?

3. — Nommez les actrices de Hollywood qui sont actuellement courtisées par : a) George Brent ; b) James Stewart ; c) Jeffrey Lynn.

4. — Quel est l'acteur qui eut la coupe de l'Académie du cinéma en 1928, pour son rôle dans « Quand la chair succombe » ?

(Lire les réponses à la fin de cette rubrique).

PROCHAINEMENT :

«IMAGES»
FERA
PARAITRE
UN
NOUVEAU
NUMERO
SPECIAL
SUR

LA FRANCE



BEAUTE ET SOINS DES PIEDS

Une de nos lectrices s'est plainte de ce que je ne parle pas des pieds et de leurs petites misères : cors, ongles incarnés, etc... Je répare dès aujourd'hui cette omission...

Les soins qu'il faut donner aux pieds sont de plusieurs ordres : massage, soins... de beauté, et même soins médicaux, si c'est nécessaire.

MASSAGES ET SOINS DE BEAUTE : Deux ou trois fois par semaine, pratiquez un massage général du pied et des chevilles. Faites-le toujours en remontant vers la jambe. Massez orteil par orteil, puis le cou-de-pied, et la cheville pour finir. La plante des pieds ne sera pas oubliée. Pour la fortifier, vous lui ferez des tapotements à l'aide du poing fermé. Faites ces massages à l'aide d'un corps gras, huile adoucissante ou crème de beauté. L'épiderme en sera embelli par la même occasion.

Maintenant il faut s'occuper de la taille des ongles. Arrangez-vous toujours à les tailler en carré, n'essayez pas d'arrondir les coins, beaucoup d'ongles incarnés n'ont pas d'autres causes.

Passez chaque matin les ongles à la lime. C'est charitable pour vos bas de soie !

Ne mettez pas continuellement du vernis sur vos orteils, employez-le seulement lorsque vous allez à la plage, à la piscine ou que vous portez des sandales découvertes.

Pour adoucir les pieds, prenez, de temps en temps, un bain à l'eau amidonnée. Ne faites jamais de bains trop chauds, ils pourraient dilater vos veines et amollir les tissus.

Lorsque vous avez le temps, étendez-vous en position horizontale, en veillant à avoir les pieds plus hauts que les cuisses, cela pour favoriser la circulation sanguine.

Pour éviter la rugosité de la plante des pieds et du talon, frottez chaque jour ces parties à la pierre ponce et le soir, avant d'aller vous coucher, enduisez-les d'huile d'olive.

SOINS MEDICAUX : Pour lutter contre la transpiration des pieds, passez-les à l'alcool camphré et poudrez-les ensuite avec du talc. Si la transpiration est excessive, lavez vos pieds, matin et soir, avec la préparation astringente : eau de feuilles de noyer additionnée d'alun ou de borate de soude, ou bien savonnez-les avec un savon à l'acide salicylique. Lotionnez-les ensuite avec la solution suivante, pure ou coupée d'eau, selon l'abondance de la transpiration : naphtol : 5 parties ; glycérine neutre : 10 parties ; alcool : 100 parties. Essuyez et poudrez ensuite avec : naphtol pulvérisé : 2 parties ; amidon : 100 parties. Interposez des tampons d'ouate imprégnée de cette préparation, entre les orteils.

LES CORS : D'abord, ramollissez l'épaississement épidermique par des bains de pieds chauds et quotidiens. Si le cor n'est que superficiel, il se détache parfois très facilement sans l'aide d'aucun médicament. Mais, contre les cors anciens, vous emploierez surtout le collodion salicylé.

Voici une excellente formule : acide salicylique : 1 gramme ; extrait alcoolique de Cannabia Indica : 0 gramme 50 ; alcool à 90° : 1 gramme ; éther à 62° : 2 grammes 50 ; collodion élastique : 5 grammes.

Appliquez tous les soirs, pendant quinze jours, à l'aide d'un petit pinceau, sur tout le cor. Au bout de ce temps, prenez un bain de pieds très prolongé. En détachant la couche de collodion, on enlève du même coup la petite tumeur épidermique.

Certaines personnes imprudentes enlèvent les cors à l'aide d'une lame de rasoir. Sans doute ignorent-elles qu'une coupure peut amener des accidents très graves.

ONGLES INCARNES : Il faut, comme je l'ai dit plus haut, tailler l'ongle en carré. Dans le cas d'ongle incarné, vous passerez un tampon d'ouate entre l'ongle et la chair, faisant office d'isolateur, en le poussant profondément jusqu'aux chairs ulcérées qui sont repoussées en bas, alors que l'ongle est relevé.

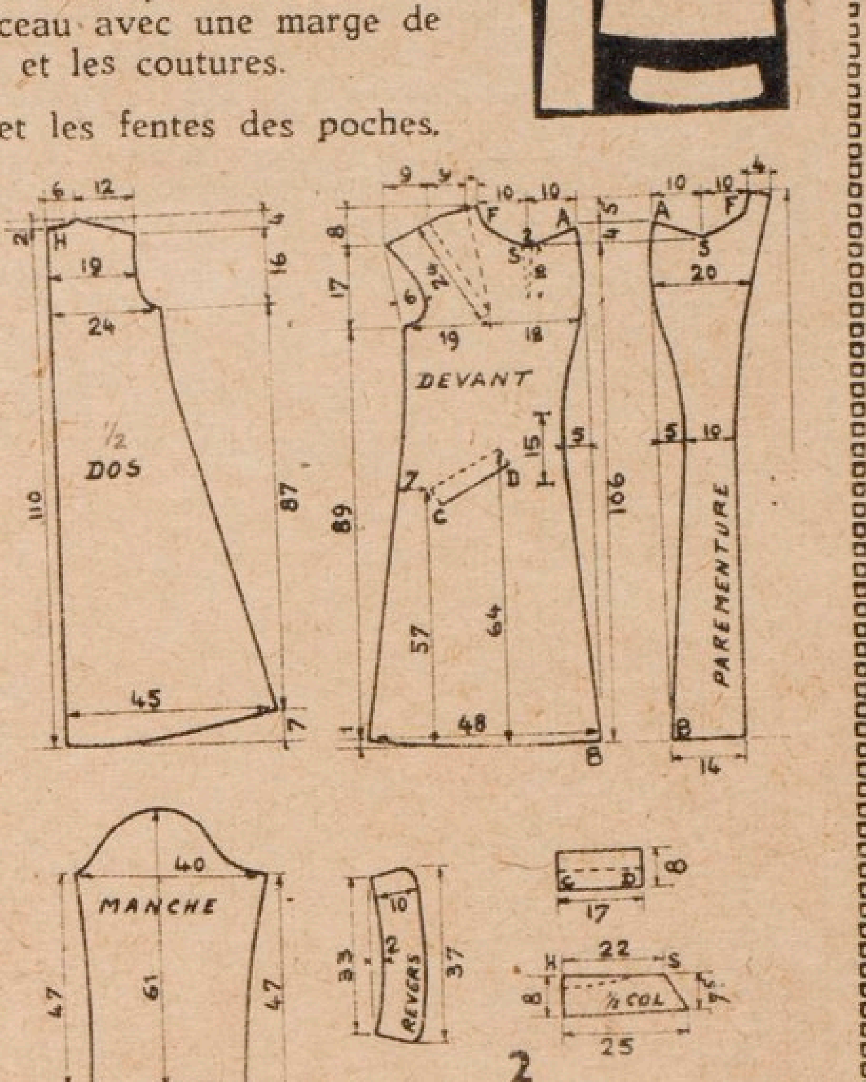
Vous guérirez la plaie, s'il y en a une, en appliquant une compresse aseptique chaude ou de la poudre de dermatol. Prenez des bains de pieds pour ramollir l'ongle, et dirigez-le dans la bonne direction par des coupes réitérées. Si la chose s'aggrave, voyez un médecin.

PLAIES : Toute plaie au pied est dangereuse. Lavez aussitôt avec de l'eau boriquée et badigeonnez avec de la teinture d'iode bien fraîche.

HYPERTROPHIE DES ONGLES : Elle est signalée par un ongle épaissi, constitué par des lames épidermiques sèches et cassantes.

Vous préviendrez cette affection en évitant les causes de l'irritation. Mais, une fois là, vous la guérirez en badigeonnant l'ongle avec : iode : 1 gramme ; iodure de potassium : 2 grammes ; glycérine neutre : 30 grammes. Enlevez avec une lime ou des ciseaux les parties hypertrophiées.

UN MANTEAU PRATIQUE POUR LES SOIRÉES FRAICHES



Ce manteau élégant et confortable vous rendra de grands services, non seulement cet été où vous pourrez le mettre avec vos robes claires, mais même en automne, lorsqu'il fera plus frais.

Faites-le en tissu léger : lin, toile, soie, cotonnade, que vous doublerez avec une soie artificielle.

Choisissez la couleur blanche ou bleu marine. Ces deux couleurs sont toujours idéales pour des manteaux de ce genre. Mais si vous préférez quelque chose de plus fantaisiste, prenez alors un tissu à carreaux multicolores, pareil à celui de notre modèle.

Examinez attentivement les schémas ci-joints, afin de voir si les mesures indiquées (pour la taille 44) s'accordent avec les vôtres. Faites le calcul nécessaire pour les réduire, ou les allonger, si cela est utile. Puis disposez chaque partie sur un journal, et découpez un patron vous-même.

Ce patron se composera de sept morceaux droit-fil. Pour le couper, disposez les différentes parties sur le tissu plié double, suivant le schéma 1, et coupez chaque morceau avec une marge de trois centimètres environ pour les rentrées et les coutures.

Faites d'abord les pinces des devants et les fentes des poches, marquées en CD. Assemblez la parementure du devant, endroit sur endroit, par FF. AA. BB. Piquez, retournez et maintenez à l'intérieur par des points de chausson. Faites les boutonnières à droite et posez les boutons à gauche. Pliez la patte de la poche, endroit sur endroit, en suivant les pointillés. Piquez, retournez et montez-la à l'intérieur de la fente CD du devant. Faites le fond de la poche avec de la doublure. Assemblez les deux côtés du dos par la couture du milieu. Assemblez ensuite le dos et le devant par les coutures de côté et des épaules. Fermez les manches. Doublez les revers avec de la soie et montez-les au bas des manches. Montez en dernier lieu les manches au manteau.

Posez les deux morceaux du col endroit sur endroit, piquez, retournez et montez le col au manteau par HH. SS.

Doublez le manteau.

Quelques suggestions POUR VOTRE AMEUBLEMENT

1 Quand vous disposez vos meubles, n'oubliez pas qu'une table au centre d'une pièce tend à la faire paraître plus petite. Si vous avez une table dans une petite pièce, mettez-la plutôt près d'un mur. N'encombrez pas les couloirs et l'accès des fenêtres. Evitez les ornements inutiles.

2 Choisissez soigneusement vos abat-jour. Usez modérément des tissus bleus ou verts qui font paraître le teint cadavérique. Les tons rose, ivoire, jaune d'or sont plus flatteurs.

3 N'oubliez pas que des meubles petits et peu nombreux font paraître une pièce plus grande et permettent de circuler facilement. Mais, si le plafond est haut et l'endroit spacieux, des meubles de grandes dimensions seront à leur place. Il faut éviter la surcharge qui donne un aspect désordonné, comme les grands vides qui font penser à un décor de théâtre.

4 N'achetez pas des meubles inutiles. Ne vous laissez pas tenter par des ventes aux enchères en espérant que vous trouverez une place pour loger votre nouvel achat. C'est ainsi que l'on obtient des pièces qui ont l'air de dépôts de meubles. Ayez peu d'objets, mais qu'ils soient choisis avec goût, qu'ils aient leur utilité et soient assortis.

5 Quand vous entreprenez la décoration de votre salon, assurez-vous que les « arrière-plans » : murs, parquets, meubles, sont de tonalité discrète, afin de laisser toute leur valeur aux taches vives des accessoires. Ce sont les livres, tables, vases et lampes qui doivent surtout attirer l'œil ; puis les meubles, puis les murs et, en dernier lieu, le sol, qui doit, autant que possible, passer inaperçu. Evitez les tapis à ramages extravagants, sur lesquels on n'ose pas marcher et qui font « nouveau riche ».

AVEZ-VOUS DE BONNES MANIERES ?

Le récit ci-dessous renferme cinq erreurs. Pourtant, aux yeux de beaucoup de gens, Patricia pourrait passer pour une maîtresse de maison accomplie... Ce qui pouve tout simplement qu'il y a toujours certains petits usages qui nous échappent.

Mon amie Patricia possède une très belle maison, située dans la banlieue, et une assez belle fortune.

Il n'y a pas longtemps, j'avais reçu d'elle un petit mot m'invitant à passer un ou deux jours dans sa propriété, la semaine suivante.

Je lui avais répondu immédiatement, comme il convient, que j'arriverai le samedi soir à six heures. A l'heure dite, j'étais là. Une femme de chambre me reçut et me conduisit immédiatement dans ma chambre.

Mais, comme je me penchais à la fenêtre pour admirer le jardin, mon amie m'aperçut et, par ses grands gestes, me fit comprendre qu'elle voulait que je descende tout de suite.

J'obéis donc, quoique en vérité j'eusse bien aimé me reposer et ne descendre qu'à l'heure du dîner. Patricia me présenta à ses nombreux invités et je ne pus revenir changer de robe qu'après le premier coup de gong.

A table, je me trouvais assez éloignée de mon amie, mais auprès d'un célèbre docteur qu'elle recevait pour la première fois et avec qui j'eus une conversation très agréable en vérité.

Après le dîner, nous prîmes le café sur la magnifique terrasse, située face au désert. Peu à peu, le silence se fit et nous admirâmes les splendeurs du clair de lune.

Lorsque je me décidai à monter me coucher, un peu gênée de me retirer avant tout le monde, Patricia m'embrassa gentiment et me souhaita une bonne nuit.

La journée du dimanche fut parfaite. Le matin, je descendis vers huit heures et trouvai quelques invités installés devant un petit déjeuner exquis, sur la belle terrasse qu'un doux soleil matinal inondait. Plus tard, nous allâmes tous nous baigner dans une piscine voisine. Le déjeuner fut très gai et l'après-midi coupée d'un thé dansant des plus réussis. Cela nous amena paisiblement au bridge promis pour la soirée.

J'avertis mon amie que je la quitterai le lendemain matin à huit heures. Je m'excusai d'être obligée de partir si vite, mais mon travail m'appelant, je ne pouvais faire autrement

Le lendemain, à huit heures moins un quart, je descendis, mais dans la salle à manger rien n'était encore prêt. Je filai donc rapidement, sans déjeuner, contente quand même de ces deux journées passées au grand air.

CRITIQUES :

PATRICIA N'EST PAS UNE VERITABLE FEMME DU MONDE PARCE QUE...

a) **DANS L'INVITATION QU'ELLE M'A ENVOYEE, ELLE AURAIT DU FIXER LA DATE DE MON ARRIVEE ET CELLE DE MON DEPART.** Lorsqu'on reçoit beaucoup de monde, il est tout à fait admis d'indiquer la durée du séjour. En écrivant un jour ou deux, l'invitée ne sait pas exactement ce qu'elle peut se permettre.

b) **PATRICIA N'AURAIT PAS DU, PAR SES GRANDS GESTES, M'OBLIGER A DESCENDRE LA RETROUVER.** Quoiqu'il soit admis que la maîtresse de maison puisse ne pas être présente pour recevoir tous ses invités, il aurait été plus aimable qu'elle fût là pour me recevoir, d'autant plus que j'avais précisé l'heure de mon arrivée.

c) **IL EST PEU ADMISSIBLE QU'UN « CELEBRE DOCTEUR » SOIT PLACE LOIN DE LA MAITRESSE DE MAISON,** surtout s'il est reçu pour la première fois.

d) **A LA CAMPAGNE, LA MAITRESSE DE MAISON DOIT INDIQUER LE MOMENT OU LA SOIREE PREND FIN.** Il faut y mettre, d'ailleurs, beaucoup de tact et de délicatesse.

e) **ENFIN, PATRICIA AURAIT PU FAIRE LE NECESSAIRE POUR QUE JE PUISSE DEJEUNER AVANT DE PARTIR.**

AVEC DES BOUTS DE FEUTRE VOUS CONFECTIONNEREZ

CES AMUSANTES BRELOQUES

Il vous est souvent arrivé d'avoir de vieux chapeaux de feutre et de vous demander ce que vous pourriez bien en faire. Aujourd'hui, je viens vous proposer ces quelques amusantes breloques que vous confectionnerez facilement, si vous avez un peu de savoir-faire.

Comme matériel, vous avez besoin d'une paire de ciseaux très coupants, d'un tube de sécotine, d'un papier buvard, d'une aiguille et de fils multicolores. Voici comment vous vous y prendrez pour travailler rapidement. Je vous donne aussi les couleurs de vos breloques. Si vous n'avez pas les teintes voulues, vous pourrez échanger des bouts de feutre avec vos amies, de façon que chacune ait le nécessaire.

1. — Fond bleu clair, l'ancre est brune. Découpez les différentes parties de la breloque, puis collez l'ancre sur le fond à l'aide de la sécotine. Séchez avec le papier buvard.

2. — Fond jaune. Le corps du pingouin est blanc, ses nageoires, ses pattes et sa tête sont noires. Son bec rouge.

3. — Fond vert clair, les trois motifs sont de couleur rougeâtre.

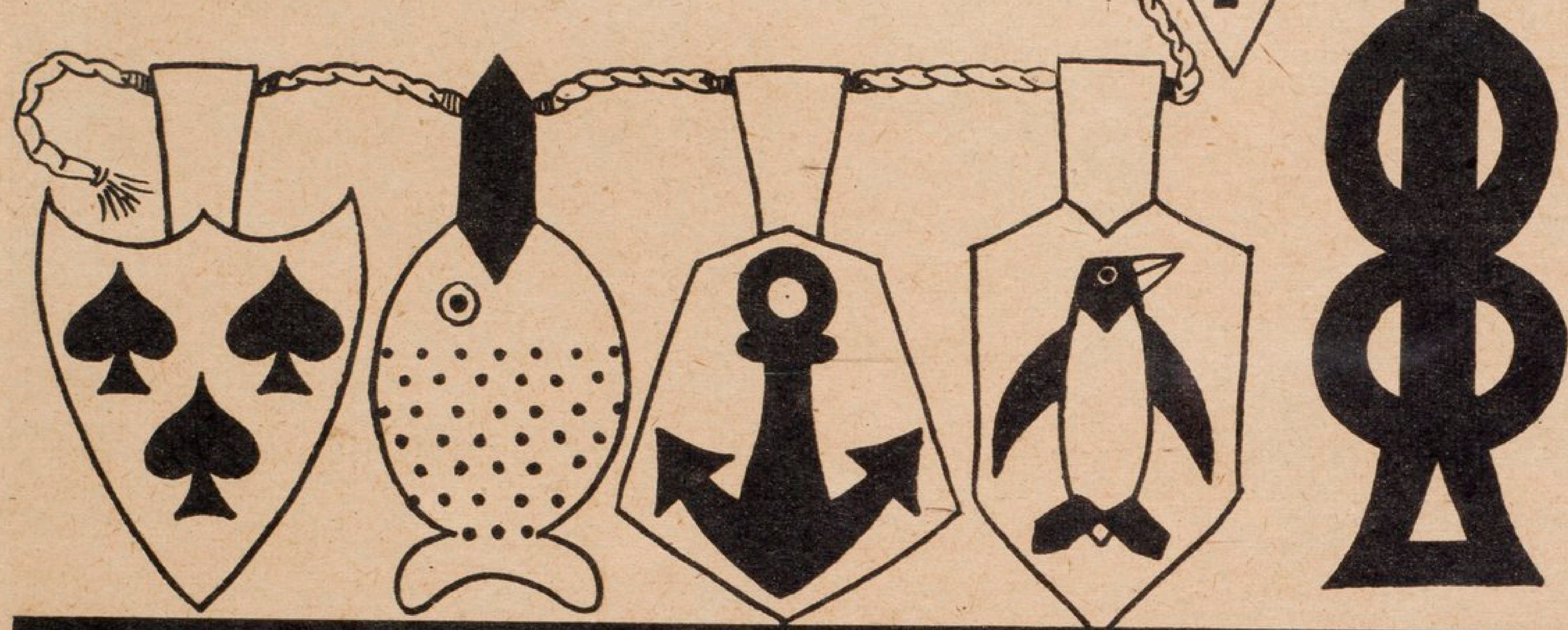
4. — Le corps du poisson est noir. Les points et son œil sont brodés avec du fil doré.

5. — Le fond des deux ronds est rouge vif, toute la breloque est bleu marine.

6. — Fond vert, le point d'interrogation est jaune.

7. — Deux côtés sont rouge vif, les deux autres blancs. Les clefs sont jaunes ou brunes, selon le goût.

8. — Fond bleu ciel, le rond dans lequel se trouve l'étoile est blanc, quant à l'étoile elle-même elle est rouge ou bleue.



POUR PARTIR EN WEEK-END

Savez-vous qu'il existe...

- D'adorables boîtes contenant tout ce qu'il faut pour le maquillage et fermant hermétiquement, ce qui les rend faciles à glisser dans une valise ?
- Des blouses prolongées en culotte qui simplifient la lingerie et qui sont très pratiques pour le voyage ?
- Des pull-overs en coton tellement fin qu'ils ne tiennent pour ainsi dire pas de place et qu'ils permettent d'éclaircir un tailleur de teinte sombre ?
- Des chapeaux taillés dans des tissus souples et qui ne se chiffonnent pas ? On peut les mettre dans une valise ou les glisser dans une poche et les retrouver tout nets s'il faut bien vite reprendre un « air habillé ».
- De grands mouchoirs de linon uni de toutes les couleurs que vous pourrez assortir à votre blouse et qui ajouteront une note raffinée à votre ensemble ?
- Des rondelles de coton, formant houppettes, qui servent à se poudrer et que l'on peut jeter après usage ? Leur prix est tellement modique que ce n'est vraiment pas là un gaspillage.
- Des carrés de tissu multicolore qui peuvent servir tout aussi bien comme écharpes, comme mouchoirs que comme serre-tête ?
- Des tissus cotonneux, imbibés d'un lait démaquillant, qui sont enfermés dans un petit pot de porcelaine ? Un seul suffit pour démaquiller parfaitement le visage et le cou. Il y en a 24 dans un pot.
- Des lunettes qui ont au milieu une sorte de triangle en celluloïde qui sert à protéger le nez des brûlures du soleil ?
- Des bonnets de bain, taillés dans une espèce de toile imperméabilisée très fine, qui tient beaucoup moins chaud que les bonnets de caoutchouc de jadis ?
- Des chaussures, à semelles de crêpe, que l'on peut porter tant à la ville qu'à la plage et au désert ? Elles sont de forme classique et, en général, de teinte blanche.
- De grands sacs en toile qui vous permettront de transporter votre costume de bain, votre serviette, et même un ouvrage manuel quelconque, tricot ou broderie ?
- Des lunettes qui se plient juste au milieu, dont les verres sont incassables et que l'on peut fourrer n'importe où ?

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Copra »

Pourquoi votre sœur n'essayerait-elle pas de vous réconcilier avec ce jeune homme ? Cependant, je vous conseille de ne pas tenter un rapprochement si vous n'êtes pas réellement amoureuse. Soyez sérieuse si vous voulez reconquérir l'amour de celui que vous avez si profondément blessé.

Nièce « Cœur immolé »

Laissez-moi d'abord vous dire que je vous félicite de savoir si bien où est votre devoir et d'avoir eu le courage de briser cette affection qui réalisait pour vous tout le bonheur. Continuez à être ferme dans votre décision, même si cet homme insiste pour vous revoir.

Nièce « Soucieuse du beau »

Vous partez en vacances. Bravo ! cela ne pourra que vous faire du bien. Pour votre valise qui est tachée d'humidité, je vous conseille de verser sur les endroits abîmés quelques gouttes d'huile d'olive et de frotter ensuite avec un morceau de flanelle. Les taches disparaîtront sans laisser de traces.

Nièce « Econome »

L'économie en temps de guerre est indispensable. Vous devez garder vos vieilles brosses à dents qui pourront vous rendre d'innombrables services. Par exemple, vous pouvez vous en servir pour laver vos peignes. Trempez la brosse dans une eau très savonneuse et passez-la sur le peigne. Il sera très rapidement nettoyé, sans s'être abîmé par un contact trop prolongé avec l'eau chaude.

Nièce « Je l'aime quand même »

Je vous comprends très bien et je ne trouve pas du tout votre sensibilité ridicule. Toutefois, vous devez être raisonnable et vous décider à regarder la vie en face. Savez-vous ce qu'il vous faut ? Un enfant. Un enfant qui, d'abord, occupera vos loisirs et à qui vous pourrez surtout donner toute votre affection.

Nièce « Barbara Stanwyck »

Pour enlever les taches de vin sur les tissus délicats, faites bouillir dans un petit récipient une très petite quantité de lait. Trempez la partie tachée quelques minutes dans le liquide toujours en ébullition, la tache disparaîtra facilement. Passez ensuite à l'eau fraîche.

Nièce « Je ne sais que faire »

Mon Dieu, vous vous faites du souci pour peu de chose. Puisque l'odeur de la naphtaline vous incommode et que, d'autre part, vous avez des mites dans vos armoires, le meilleur moyen de les chasser est de prendre une grosse orange, bien saine, de la piquer de clous de girofle très serrés et de la disposer dans l'armoire aux vêtements. Elle peut se conserver ainsi pendant des années.

Nièce « Evangeline »

Comment utiliser un blanc d'œuf à la suite d'une mayonnaise ? Battez ce blanc en neige ferme, prenez cette neige, cuillerée par cuillerée, et faites-la pocher dans de l'eau vinaigrée, bouillante. Disposez ces morceaux obtenus dans une feuille de laitue. Ils vous serviront pour présenter votre plat froid, viande ou poisson, en alternant une feuille de laitue remplie de mayonnaise et une feuille de laitue où se trouve le blanc d'œuf.

Nièce « Une Bretonne »

Il faut vous démaquiller avec de l'huile d'amandes et utiliser une crème grasse. Lavez vos dartres à l'eau salée et appliquez ensuite une pommade à l'ichtyol. Faites de la gymnastique, cela vous fera du bien. Pour votre maquillage, prenez une poudre un peu ocrée et un rouge foncé.

Nièce « Fleur de lotus »

L'affection intestinale dont vous souffrez est soignée par le traitement qui vous est donné. Le bismuth se prescrit aussi bien pour l'intestin que pour l'estomac. Continuez à suivre régulièrement les indications qui vous ont été prescrites et faites-vous observer par votre médecin, car vous êtes vraiment trop maigre.

Nièce « Tout pour mon enfant »

Il est absolument indispensable de rompre avec cet homme. Ne comprenez-vous pas que tout votre avenir est en jeu ? Que dira votre enfant lorsque, devenu grand, il pourra mieux juger la situation ? Vous ne pouvez pas mener ainsi, indéfiniment, une double vie, vous finirez par le regretter. Rompez, non seulement pour votre sécurité personnelle, mais aussi pour le bien de ce petit que vous aimez tant.

Nièce « Filfil »

Le fait d'être très exubérante ne signifie rien de grave. Seulement, évitez de vous laisser aller à des abus et à des excentricités. On aime les personnes gaies, mais on fuit celles qui sont bruyantes. Sachez demeurer dans la limite du bon ton. Trop d'originalité finirait même par nuire à votre réputation.

TANTE ANNE-MARIE



DEANNA DURBIN

En quelques années, Deanna Durbin est devenue la "star" la mieux payée de Hollywood. D'après le fisc américain, ses revenus se sont élevés l'an dernier à plus de 250.000 dollars.